

# choisir

revue culturelle  
n° 535-536 - juillet-août 2004



מישל בוטור 1985 תרגום: יהודה לוקרי מטר עלی الحدود

الثلاثة بثوياتها التي تتدلى منها عنقيد بلورية. إحسانا معك فزق رذاذك الرتران في انطلاقتك الرتبية نحو الحدود الأخرى. نحو حدود لا تنسجم مع أي خط ظاهر على

(De la culture,



## *Prière pour aller au Paradis avec les ânes*

*Lorsqu'il faudra aller vers vous, ô mon Dieu, faites que ce soit par un jour où la campagne en fête poudroiera. Je désire, ainsi que je fis ici-bas, un chemin pour aller, comme il me plaira, au Paradis, où sont en plein jour les étoiles. Je prendrai mon bâton et sur la grande route j'irai, et je dirai aux ânes, mes amis : « Je suis Francis Jammes et je vais au Paradis, car il n'y a pas d'enfer au pays du Bon Dieu. » Je leur dirai : « Venez, doux amis du ciel bleu, pauvres bêtes chéries qui, d'un brusque mouvement d'oreille, chassez les mouches plates, les coups et les abeilles... »*

*Que je vous apparaisse au milieu de ces bêtes, que j'aime tant parce qu'elles baissent la tête doucement, et s'arrêtent enjoignant leurs petits pieds d'une façon bien douce et qui vous fait pitié. J'arriverai suivi de leurs milliers d'oreilles, suivi de ceux qui portèrent au flanc des corbeilles, de ceux traînant des voitures de saltimbanques ou des voitures de plumeaux et de fer-blanc, de ceux qui ont au dos des bidons bossués, des ânesses pleines comme des outres, aux pas cassés, de ceux à qui l'on met de petits pantalons à cause des plaies bleues et suintantes que font les mouches entêtées qui s'y groupent en ronds. Mon Dieu, faites qu'avec ces ânes je vous vienne. Faites que dans la paix, des anges nous conduisent vers des ruisseaux touffus où tremblent des cerises lisses comme la chair qui rit des jeunes filles, et faites que, penché dans ce séjour des âmes, sur vos divines eaux, je sois pareil aux ânes qui mireront leur humble et douce pauvreté à la limpidité de l'amour éternel.*

**Francis Jammes**  
Le Deuil des Primevères



# choisir

n°535/536 – juillet-août 2004

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

## Adresse

rue Jacques-Dalphin 18  
1227 Carouge (Genève)

## Administration et abonnements

tél. 022 827 46 76  
administration@choisir.ch

## Rédaction

tél. 022 827 46 75  
fax 022 827 46 70  
redaction@choisir.ch  
Internet : www.choisir.ch

## Directeur

Albert Longchamp s.j.

## Rédaction

Pierre Emonet s.j., rédacteur en chef  
Lucienne Bittar, rédactrice  
Jacqueline Huppi, secrétaire

## Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.  
Bruno Fuglistaller s.j.  
Joseph Hug s.j.  
Jean-Bernard Livio s.j.

## Conception graphique

studio Loys (Annecy)

## Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina  
rue du Scex 34 • 1950 Sion  
tél. 027 322 14 60

## Cedofor

Marie-Thérèse Bouchardy  
Axelle Dos Ghali  
Stjepan Kusar

## Administration

Geneviève Rosset-Joye

## Abonnements

1 an : FS 80.–  
Etudiants, apprentis, AVS : FS 55.–  
CCP : 12-413-1 « choisir »  
Pour l'étranger :  
FS 85.– Par avion : FS 90.–  
€ : 56.– Par avion : € 60.–  
Prix au numéro : FS 8.–  
En vente dans les librairies Payot

choisir = ISSN 0009-4994

## Illustrations

Couverture : GODONG : Façade en carreaux de céramique émaillée du Centre arabo-israélien de Beit Hagefen (Haïfa). Œuvre dédiée à la paix, de l'artiste-architecte Française Schein, sur un poème de Michel Butor, « Rain on Borders » (1985), qui questionne les liens entre frontières, politique et peuples.

p. 4 : Christoph von Siebenthal/CIRIC  
p. 19 : Pasquigni ; p. 26 : Pierre Emonet  
p. 30 : ATD Quart Monde ; p. 42 : Filmcoopi

Les titres et intertitres sont de la rédaction

# sommaire

	<b>Editorial</b>	<b>2</b>
	Plaidoyer pour la culture <i>par Pierre Emonet</i>	
	<b>Actuel</b>	<b>4</b>
	<b>Spiritualité</b>	<b>8</b>
	Des passeurs <i>par Bruno Fuglistaller</i>	
	<b>Spiritualité</b>	<b>9</b>
	Le monastère de la Mère Marie <i>par Jerry Ryan</i>	
	<b>Culture</b>	<b>14</b>
	Un culte à la vie <i>par Jean-Nicolas Revaz</i>	
	<b>Culture</b>	<b>18</b>
	L'art, chemin vers l'intériorité. Entretien avec Nicolas Grimaldi <i>par Geneviève Nevejan</i>	
	<b>Culture</b>	<b>21</b>
	De la culture. Dialogue entre trois philologues <i>par A. Lukinovich, A. Sauge, M. Steinrück</i>	
	<b>Culture</b>	<b>25</b>
	La mission des pouvoirs politiques <i>par Patrice Mugny</i>	
	<b>Culture</b>	<b>29</b>
	Vitale et émancipatrice <i>par Valérie Bory</i>	
	<b>Culture</b>	<b>33</b>
	Lire la guerre <i>par Alberto Manguel</i>	
	<b>Culture</b>	<b>37</b>
	A notre chère disparue <i>par Gérard Joulié</i>	
	<b>Culture</b>	<b>40</b>
	Le cinéma. Instrument ou reflet de la culture contemporaine ? <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
	<b>Libres propos</b>	<b>43</b>
	Charles Péguy <i>par Gérard Joulié</i>	
	<b>Livres ouverts</b>	<b>44</b>
	Vers la modernité. Ozanam <i>par Bernard Bonvin</i>	
	<b>Livres ouverts</b>	<b>45</b>
	La Pentecôte des mots <i>par André Durussel</i>	
	<b>Livres reçus</b>	<b>50</b>
	<b>Chronique</b>	<b>52</b>
	Les vacances, l'école, la vie qui va... <i>par Pascal Décaillet</i>	

# Plaidoyer pour la culture

*Avec les vacances revient le temps des loisirs, celui consacré aux activités culturelles. Les festivals de l'été, les expositions, les musées et les étalages des libraires, les théâtres de verdure et les kiosques à musique proposent leurs programmes, tous plus attrayants les uns que les autres et pourtant pas innocents. Sous le vernis de la culture, des activités qui devraient être l'expression de la liberté individuelle deviennent le signe d'un esprit grégaire, un lieu snob et insignifiant. Honte à vous si vous n'avez pas visité la dernière exposition à la mode, si vous n'avez pas dévoré le dernier prix littéraire ou si le récital d'un fameux interprète vous a échappé ! Une pseudo culture vous menace. Un espace privilégié est en danger, celui où se construit votre personnalité par le libre choix des valeurs.*

*L'Unesco définit la culture comme « l'ensemble des traits distinctifs, spirituels et matériels, intellectuels et affectifs, qui caractérisent une société ou un groupe social ».<sup>1</sup> Outre les arts et les lettres, la culture englobe les modes de vie, les droits fondamentaux de l'être humain, les ensembles de valeurs, les traditions, les sagesses et les croyances. Vous ne la rencontrez nulle part à l'état pur, mais elle se manifeste à travers des attitudes, des activités, des systèmes de pensée qui rendent l'homme capable de réfléchir sur lui-même et de faire des choix. Dès lors, la question essentielle est moins celle du divertissement (au sens pascalien) que peut procurer une œuvre culturelle que celle du sens dont elle est porteuse, des valeurs esthétiques et éthiques qu'elle véhicule, des dispositions qu'elle est capable d'éveiller et de nourrir en vous. Chacun emporte d'un concert, d'une lecture, d'un festival, d'une conférence des bribes, des accents, des morceaux de phrases, des émotions qui résonnent en lui, qui éveillent des complaisances, ouvrent des horizons, libèrent des intuitions qui jusque-là ne trouvaient pas leur expression. On découpe, on assemble, on s'approprie, on organise pour récupérer son dû et échapper au gabarit imposé par ceux qui prétendent régir votre propre vie. En un mot, on se construit dans la liberté.*

*Une culture sans dimension transcendante n'est qu'un biotope pour quadrupèdes, n'en déplaie aux nostalgiques d'une laïcité éculée. La foi et la culture se trouvent si étroitement liées qu'elles se fécondent et se corrigent mutuellement. La foi n'existe pas par elle-même ; pour exister, elle a besoin que la culture lui prête un corps, lui donne une voix pour se dire, l'incarne pour lui permettre de participer à l'histoire. Quant à la culture, sans ouverture vers le haut, privée d'élan, elle se transforme facilement en une idéologie capable des pires atrocités, elle en devient désespérante. Les générations qui l'ont oublié ou nié ont inventé l'Inquisition et Auschwitz, tous les totalitarismes, alors que le moindre des élèves de nos collèges qui a lu l'« Iliade » ou l'« Odyssée » ou qui s'est ému sur le sort d'Antigone a compris que la culture n'est finalement que la participation aux amours et aux guerres des dieux, la projection sur la cité des hommes des mœurs divines antérieures à toute loi. Il conviendrait d'en prendre conscience, avant que les apprentis sorciers qui prétendent restructurer les études de la jeunesse n'interdisent d'accès les grands mythes fondateurs, bibliques ou autres, au profit d'un monument officiel politiquement correct.*

*Le dilemme proposé par l'ambiguïté des activités culturelles oscille entre le divertissement moutonnier et la quête de liberté. Puisque « choisir » se définit comme une revue culturelle, nous avons interrogé la philosophie, la politique, les arts, ceux et celles qui ont affaire avec la culture. Chacun reprend à sa manière le mot de Malraux : « La culture, c'est ce qui répond à l'homme quand il se demande ce qu'il fait sur la terre. Et pour le reste, mieux vaut n'en parler qu'à d'autres moments : il y a aussi les entr'actes. »<sup>2</sup>*

**Pierre Emonet s.j.**

1 • Déclaration de Mexico de 1982.

2 • Discours, 1966, in « Esprit », novembre 1986.

■ Opinion

**Berne 5-6 juin**

Le voilà, il arrive ! Il est là. Les jeunes applaudissent et crient. L'ambiance est fébrile. L'homme en blanc s'avance, agite un peu la main et la foule s'enflamme de plus belle. « Une force se dégage de lui, une incroyable présence », s'écrie Katharina. « Comme si le temps s'était suspendu », racontera Michael un peu plus tard.

Que subsistera-t-il de tout cela dans quelques mois ? « Il faut croire à l'efficacité d'évènements ponctuels qui marquent durablement », nous répétait H.-J. Gagey pendant nos études. Pour bon nombre de ces jeunes, la participation à cette rencontre restera sans doute marquée d'une pierre blanche. Le sentiment d'appartenir à un groupe, d'avoir vibré ensemble, d'avoir vu le pape, d'avoir approché un mythe.

Ma plus grosse surprise fut de voir ces jeunes Suisses manifester autant d'énergie pour saluer le Saint-Père alors qu'ils sont normalement très retenus face à son autorité. Les drapeaux virevoltants, une musique distillée par une puissante

sono : un peu l'impression d'assister à un match de l'Euro ou à un concert de Madonna.

Au-delà de l'émotion et de la ferveur, quelques fausses notes lors de la belle célébration du dimanche. La prière universelle invitait par exemple à prier pour « le pape, les évêques, les prêtres, les diacres et le peuple de Dieu », sans mentionner les autres formes de ministères. Quelle maladresse que de n'avoir aucune attention pour les nombreux laïcs portant une charge pastorale ! Ou alors, quelle idée saugrenue de chanter pour l'arrivée de la papamobile sur la prairie de l'Allmend « Hosanna, ouvrons les portes au Roi, au Dieu de Gloire », chant du dimanche des Rameaux par excellence, pour acclamer l'entrée du Christ dans Jérusalem !

La venue de Jean Paul II à Berne aura finalement agi comme un catalyseur. Par sa présence, les jeunes auront pu vivre une expérience forte qui les marquera peut-être durablement. Un week-end de fête haut en couleurs, un week-end avec du souffle, une façon extraordinaire de faire Eglise. En un mot, un temps fort avec néanmoins quelques points d'interrogation.

Alain Decorzant s.j.



■ Info

**Haïti, le défi de la réconciliation**

Les Eglises haïtiennes se trouvent confrontées à la tâche énorme de bâtir la réconciliation et de former la population à la démocratie, affirment les responsables religieux de la nation. « Les Eglises ont joué un rôle important dans le domaine de l'éducation et de la santé, mais nous ne devons pas nous arrêter là », a déclaré Edouard Paultre, secrétaire générale de la Fédération protes-

tante d'Haïti. « Nous devons changer les esprits, aider à reconstruire une société où les conflits pourront être réglés de façon pacifique. » Avec le soutien de l'Action commune des Eglises, une alliance mondiale d'Eglises et d'organisations d'entraide, la Fédération protestante a mis sur pied une série d'ateliers sur la gestion de la crise politique qui a suivi le départ d'Aristide.

Il s'agit là d'une occasion historique, estime pour sa part Ernst Abraham, secrétaire exécutif du Service chrétien d'Haïti. « Après Duvalier, nous n'avons fait aucun travail de réconciliation... Nous n'avons fait qu'ajouter les problèmes causés par Lavalas [le mouvement politique d'Aristide] aux problèmes qui subsistaient de la période Duvalier. (...) Nous voulions un leader qui fasse tout pour nous, qui prenne toutes les responsabilités, qui nous dise ce que nous voulions. C'est sur ce point que nous devons changer. »

---

■ Info

### Prix Nobel de la paix

L'évêque bosniaque Franjo Komarica a été proposé comme candidat au Prix Nobel de la paix par la Ligue internationale des humanistes, dont le siège est à Sarajevo. Il avait été placé en résidence surveillée pendant la guerre de 1992-95 pour s'être opposé à la politique de nettoyage ethnique par les Serbes de Bosnie. Depuis, il est connu pour avoir réclamé le droit au retour sans danger des réfugiés et des personnes déplacées.

C'est avec satisfaction que les responsables catholiques romains de Bosnie-Herzégovine ont accueilli la candidature de cet évêque de 58 ans, qui a su gagner le respect à la fois des Serbes

et des musulmans. « En un temps où les Bosniaques se sentent oubliés à cause des événements du Kosovo et de l'Irak, cette initiative attirera l'attention des gens de bonne volonté sur les problèmes non réglés de notre pays », a déclaré Mato Zovkic, vicaire général de l'archidiocèse catholique romain en Bosnie. « Que cette initiative émane d'un groupe mixte sur le plan ethnique, avec le soutien de toutes les communautés, est une démarche œcuménique importante. »

---

■ Info

### Afrique, la paix dès l'école

La paix doit s'apprendre dès l'enfance, sur les bancs de l'école. Réunis à Mombasa, au Kenya, des responsables africains de ministères de l'éducation ont estimé nécessaire d'insérer dans les programmes scolaires la matière « gestion des conflits ». Pour le ministre ougandais de l'éducation, Geraldine Bitmazure, et pour le secrétaire permanent à l'éducation du Kenya, Karega Mutahi, une stratégie de prévention des conflits dans les écoles peut aider à mettre fin aux maux du continent.

---

■ Info

### Formation et pauvreté

Dans le cadre de ses études sur la pauvreté (cf. *choisir* n° 534, juin 2004), Caritas a étudié les rapports entre la formation et l'accès au marché du travail. Conclusion : une formation insuffisante reste l'indicateur de pauvreté le plus important ! En ce qui concerne la Suisse, l'œuvre d'entraide critique notre système de formation qui ne parvient pas à remplir pleinement son rôle

social : les inégalités ne sont pas comblées et trop de jeunes entrent encore sur le marché du travail avec une formation lacunaire. Celui qui n'a accompli que l'école obligatoire est directement menacé de pauvreté tout au long de sa vie. A peine 86 % des hommes entre 30 et 64 ans, sans formation autre que la scolarité obligatoire avaient un emploi en 2000, contre 92,9 % des hommes au bénéfice d'un diplôme de fin d'apprentissage ou d'une maturité.

Pour prévenir la pauvreté, des réformes de la politique de la formation sont indispensables, estime Caritas. Ces changements doivent toucher tous les niveaux de formation, y compris ceux relatifs au préscolaire et à l'élémentaire. Ainsi, il est urgent de développer des institutions d'encadrement complémentaires à la famille, telles que des crèches, familles de jour, groupes de jeu, jardins d'enfants, etc., car les enfants en âge préscolaire qui y sont encadrés et stimulés développent en moyenne mieux leurs aptitudes que les enfants qui n'ont pas été placés dans ces institutions ou qui ont grandi exclusivement au sein de leur propre famille. Il en va de même des structures scolaires ou extra-scolaires d'accompagnement et de garde : elles permettent de soutenir efficacement les enfants qui ont des difficultés et jouent notamment un rôle déterminant dans l'enseignement des langues, augmentant les chances de formation des enfants de langue étrangère.

Caritas révèle également que les enfants de personnes qui n'ont suivi que l'école primaire sont nettement sous-représentés parmi les personnes ayant suivi une formation supérieure. Le démantèlement des prestations éducatives, joint à l'augmentation du coût des études supérieures, a donc des effets désastreux. Il faudrait, au contraire, éten-

dre le système des bourses et harmoniser les divers règlements cantonaux en matière de prêts.

---

■ Info

---

### Darwin à la trappe

En Italie, les nouveaux programmes officiels d'enseignement dans les lycées, publiés le 19 février 2004, n'incluront plus l'histoire de l'évolution de l'homme ni des relations entre les différentes espèces. Pour justifier cette décision, Letizia Moratti, ministre de l'éducation, a invoqué la position de l'Eglise. S'insurgeant contre ce décret, *La Repubblica* a lancé fin avril une pétition intitulée « Un dommage pour la culture scientifique » qui a été déjà signée par de nombreux scientifiques, chercheurs, enseignants et intellectuels.

---

■ Info

---

### La dérive des GONGO'S

La *Lettre de Justice et Paix France* (n° 109, juin 2004, p. 2) dresse un *Inquiettant bilan de la session 2004* de la Commission des droits de l'homme.

Elle montre notamment comment les Etats « s'unissent pour marginaliser le rôle des ONG dans les travaux de la Commission ». En effet, « depuis que les ONG nationales - et non plus seulement internationales - peuvent obtenir le statut consultatif auprès des Nations Unies, les ONG habilitées à intervenir devant la commission des droits de l'homme de l'ONU sont devenues très nombreuses : plus de 3000. Parmi elles, beaucoup sont directement inféodées à un Etat. On les appelle par dérision GONGO'S (governmental non governmental organisations) car elles ont été créées par

des Etats dans l'unique but de les soutenir pendant les sessions de la Commission. Cette croissance occasionne des difficultés pratiques, utilisées par certains Etats peu respectueux des droits de l'homme pour discréditer l'ensemble des ONG. Les interventions orales des ONG, progressivement réduites à trois minutes chacune, se succèdent à un rythme effréné. Leur portée en est affaiblie d'autant. »

---

## ■ Opinion

---

### Rapport 2004 d'AI

Année après année, pays par pays, la situation des droits humains est détaillée par Amnesty International. Analyisée... jusqu'à la nausée. La permanence des violations souligne le mépris de la personne humaine, mais l'information est capitale, d'une part pour briser le silence, source des violations futures, d'autre part pour stimuler le refus de la désespérance et l'engagement commun. Croire aux droits humains, c'est lutter pour un monde meilleur. Ainsi 2003 a vu l'assassinat à Bagdad du Haut commissaire aux droits de l'homme Sergio Vieira de Mello, mais aussi la mise en place de la Cour pénale internationale... La Suisse n'est pas épargnée : mauvais traitements accompagnés d'injures envers des ressortissants étrangers lors de contrôles d'identité ou d'arrestations ; interventions musclées de la police glaronaise dans deux centres de transit pour requérants d'asile : requérants ligotés, encagoulés et photographiés alors que certains se trouvaient presque nus (cela vous rappelle-t-il une autre situation qui a entraîné une réprobation mondiale ?) ; recours à la force excessive lors du G8 ; équipement de plusieurs polices cantonales de pistolets incapacitants qui peuvent

donner lieu à un usage abusif (en son temps on avait manifesté sa désapprobation envers les mêmes armes utilisées aux Etats-Unis contre les condamnés à mort lors de leur procès). Ce qui est aussi inquiétant, c'est la discrimination envers les femmes, des violences au sein de la famille, la traite des femmes et des jeunes filles et un nombre important de mutilations génitales parmi les migrantes d'origine africaine. Il y a de quoi faire pour améliorer la situation... à notre porte !

Marie-Thérèse Bouchardy

---

## ■ Info

---

### Amérique latine

Le rapport annuel de la Commission économique pour l'Amérique latine et les Caraïbes sur l'insertion internationale de la région fait apparaître une diminution, pour la quatrième année consécutive, des investissements étrangers dans la région. C'est même la seule région du monde qui voit les investissements étrangers diminuer en 2003, précise la revue *Dial* (mai 2004). Le boom de la seconde moitié des années 90 - qui explique la situation actuelle - était essentiellement dû aux privatisations qui attirèrent les grandes multinationales, principalement dans le secteur des services.

# Des passeurs

*C'est évidemment toujours quand vous vous y attendez le moins que les questions les plus troublantes vous sont posées. Nous buvions l'apéro après la célébration d'un baptême et voilà qu'un des convives se dirige vers moi et me demande : « Mon Père, on m'a dit que vous faites de l'accompagnement spirituel. En quoi cela consiste-t-il ? » La question était posée sans aucune ironie, simplement comme ça... J'ai alors essayé d'expliquer à cet homme que l'accompagnement consistait à prendre du temps pour écouter un homme ou une femme parler de sa relation à Dieu, et parfois à poser quelques questions à cette personne pour l'encourager à mettre des mots sur ce qu'elle vit, pour l'aider à dire ses propres interrogations.*

*Le regard de mon interlocuteur me révéla que mon explication ne lui paraissait pas très claire. Mettre des mots sur ce qu'on vit, dire ses questions... Décidément, ce n'était pas son truc. Il s'était imaginé qu'accompagner consistait à dire aux gens ce qu'ils devaient faire... Là est peut-être la confusion. Le rôle de l'accompagnateur est plutôt celui d'un témoin qui, par son expérience et ses connaissances, peut aider la personne accompagnée à discerner dans sa vie de prière ce qui vient de Dieu et ce qui vient de l'humain. L'accompagnateur doit avoir ce recul, cette distance qui permet de voir clair. C'est pourquoi, disais-je à mon interlocuteur, il est, à mon avis, difficile, voire impossible, de bien accompagner un ami, un proche.*

*« Et un accompagnement peut-il, doit-il s'arrêter ? », me demanda-t-il encore. Et là, je dois sourire, c'est la question à un million. Il y a des accompagnements qui s'arrêtent naturellement, le chemin qui devait être fait est terminé. Tout simplement. C'est la situation la plus fréquente. Chacun sait qu'il va poursuivre sa route, enrichi par l'expérience. Et puis il y a des situations dans lesquelles un accompagnement ne peut pas être prolongé parce qu'il est faussé, parce qu'il y a eu rupture de confiance. Un accompagnement nécessite une confiance mutuelle qui permet un échange en vérité. Si le mensonge s'insinue dans la démarche, elle est faussée, parce que Dieu ne se laisse rencontrer que dans la vérité. Le mensonge peut venir de l'accompagnateur, qui chercherait à utiliser l'accompagnement pour parler de lui, pour se mettre en avant, au détriment de l'accompagné. Mais le mensonge peut aussi venir de l'accompagné, qui embellit sa relation à Dieu, par exemple, ou qui se focalise sur l'accompagnateur. Heureusement, ces circonstances ne sont pas très fréquentes.*

*A la fin de mon laïus, surpris d'avoir autant parlé, j'ai regardé mon interlocuteur et lui ai dit que dans son genre, il était très bon accompagnateur !*

**Bruno Fuglistaller s.j.**

# Le monastère de la Mère Marie

●●● **Jerry Ryan**, *Chelsea (Etats-Unis)*  
*Ecrivain, employé à l'aquarium de New England*

Elisabeth Pilenko naquit en 1891 à Riga, dans une famille de la noblesse terrienne ukrainienne. Son père était propriétaire d'immenses vignobles sur les côtes de la mer Noire. Son décès mettra fin abruptement à l'enfance idyllique d'Elisabeth, alors âgée de 14 ans. L'absurdité de la mort et le triomphe apparent du mal seront pour elle, toute sa vie durant, un défi explicite, un mystère auquel il faut faire face, une question qui exige une réponse, qui oblige à se définir.

Cette première rencontre amère avec l'absurde débouche sur une victoire provisoire de la mort. La disparition du père est injuste, il n'y a pas de justice ni de Dieu juste, et s'il n'y a pas de Dieu juste, il n'y a pas de Dieu du tout : « J'avais percé le secret des adultes : Dieu n'existe pas. Le monde est plein de misère, de mal et d'injustice. Ainsi c'en était fini de mon enfance. »

## Mystique et politique

Elisabeth et sa mère déménagent à Saint-Pétersbourg. Les dons poétiques d'Elisabeth commencent à se révéler. Elle intègre les cercles littéraires d'avant-garde qui bourgeonnent dans la capitale impériale. A 18 ans, elle épouse Dimitri Kovzmin-Karavaiev, un jeune avocat, militant du parti social-démocrate. Les jeunes mariés fréquentent les réunions de

l'élite aristocratique de gauche. Mais Elisabeth se lasse assez vite des débats interminables de ces révolutionnaires de fauteuil qui aiment discutailler à propos de la Révolution mais qui ne veulent pas se compromettre.

Sur les pas de Tolstoï et de Dostoïevski, elle explore la mystique des petites gens, leur vénération de la terre et de ceux qui la travaillent, et elle doit reconnaître que la foi orthodoxe est partie intégrante de leur vie. C'est ainsi qu'Elisabeth devient l'une des premières femmes, sinon la première, à obtenir l'autorisation de suivre des cours à l'Académie de théologie de Saint-Pétersbourg. Son mari et elle suivant des voies très différentes, ils divorcent. Dimitri va disparaître pour longtemps de sa vie. Il réapparaîtra plus tard en France où il se convertira au catholicisme et entrera chez les jésuites.

Quand la Révolution russe éclate, Elisabeth adhère au parti socialiste-révolutionnaire qui prétend concilier les aspirations du petit peuple à la justice et à la vérité avec les idéaux de la démocratie occidentale. Le triomphe des Bolcheviques oblige Elisabeth à s'enfuir et à chercher refuge dans la propriété familiale d'Anapa, en Ukraine, où elle finit par remplir les fonctions de maire. En août 1918, Anapa est occupée par un groupe de l'Armée Blanche. On accuse Elisabeth de collaboration avec les Soviets et elle est traduite devant un tribunal militaire. Par un revirement inattendu, Da-

*Le 16 janvier dernier, cinq orthodoxes issus de l'émigration russe ont été canonisés par le patriarche œcuménique de Constantinople. Parmi eux, Marie Skobstov, une noble russe à la personnalité et au destin saisissants. Poétesse, membre du parti socialiste-révolutionnaire, exilée à Paris dans les années '30, elle y ouvrit un monastère, lieu de refuge pour les déshérités, salon pour les intellectuels russes et, durant la guerre, cache pour des juifs. Elle mourra dans un camp nazi.*

niel Skobstov, l'un de ses juges, tombe amoureux d'elle et l'épouse. Elisabeth, qui avait déjà une fille, Gaïana, née d'une liaison éphémère, aura deux autres enfants avec Daniel, Anastasia et Iouri. Avec la déroute de l'Armée Blanche et l'évacuation de la Crimée, Elisabeth et Daniel sont séparés. Ils se retrouvent en 1921 à Constantinople, et, l'année suivante, la famille déménage à Paris.

## La conversion

En exil, les Skobstov souffrent de pauvreté, d'insécurité et du mal du pays. En fait, une épreuve bien plus douloureuse les attend. Durant l'hiver 1923-1924, Anastasia meurt d'une méningite dans des souffrances atroces. La disparition de sa fille, dont le nom signifie *résurrection*, anéantit Elisabeth, mais cette fois, face à la cruauté, l'absurdité et l'injustice de la mort, elle choisit la vie et l'amour qui seuls peuvent donner un sens à cette tragédie. Il ne s'agit plus de sympathie poético-intellectuelle avec la foi des paysans russes, mais d'une volte-face définitive qui justifie l'existence. Elisabeth a fait l'expérience de « l'ESPRIT de feu, donateur de vie, consolateur qui consume et remplit tout ». A partir de là, tout change : « Le monde ancien est passé, voici qu'une nouvelle réalité le remplace » (2 Co 5,17).

Elisabeth Skobstova devient vers 1926 la secrétaire itinérante de l'Action chrétienne des étudiants russes (ACER), un mouvement né spontanément parmi les jeunes émigrés, tirant son inspiration de la « Renaissance russe » pré-révolutionnaire et se caractérisant par un dialogue entre ces cercles intellectuels et l'Église orthodoxe. L'ACER cherche à intégrer la foi dans toutes les dimensions de la vie

(sociale, culturelle, personnelle) et à prolonger la liturgie du temple dans le domaine de la vie quotidienne.<sup>1</sup>

Elisabeth visite des groupes d'étudiants russes disséminés à travers la France et donne des conférences, mais elle se lasse très vite de ce travail limité aux cercles académiques. Elle découvre la réalité d'autres secteurs de l'émigration russe : les prolétaires employés dans les mines, les usines et l'industrie chimique, les malades, les chômeurs, les alcooliques et les fous. Ils n'ont pas besoin de ses conférences, aussi brillantes soient-elles, mais de quelqu'un à qui se confier, qui les écoute, qui essaie de les consoler et de les aider. Lorsque sa vie prend cette nouvelle orientation, les relations entre Elisabeth et son mari deviennent très tendues, à tel point qu'en 1927 ils décident de se séparer.

Maintenant qu'Elisabeth s'est offerte totalement à Dieu et aux déshérités, elle sent le besoin d'une consécration extérieure de ce don et d'un mandat officiel de l'Église orthodoxe pour poursuivre son ministère qui est, de fait sinon de titre, celui d'une diaconesse. Elle demande l'autorisation de prononcer les vœux monastiques. Les deux extrêmes s'y opposent. Pour les conservateurs, elle est disqualifiée par son passé, ses deux mariages manqués, sa fille illégitime, ses options politiques. Les autres craignent que le charisme d'Elisabeth et l'indépendance dont il a besoin pour se déployer soient étouffés par des restrictions hiérarchiques. Mais elle tient ferme.

Un canon du VI<sup>e</sup> siècle permet le divorce dans le cas où l'un des époux, avec le consentement de l'autre, désire embrasser la vie monastique. Daniel

« De la sainteté,  
des œuvres,  
de la dignité,  
on n'en trouve  
point chez moi.  
Pourquoi m'avoir choi-  
sie ? (...)  
Je ne sais que  
lever les bras.  
Ne saurais dire  
qui a frappé à  
ma porte, ni quand...  
M'appelant à lutter  
contre tous les maux,  
contre la Mort même.  
Ô cœur, connais  
ta devise. Qu'elle brille  
sur tes étendards !  
Inscris sur ta bannière :  
"Nous exulterons  
dans le Seigneur !"   
Alors ton cantique  
retentira dans  
l'embrasement  
des flammes,  
alors, mon cœur,  
tu accueilleras  
la Grâce. »

Elisabeth

1 • Il engendra des personnalités de grande classe, telles que Serge Boulgakov et Nicolas Berdiaev.

Skobstov accepte le divorce ecclésiastique et le métropolitain Eulogius donne à Elisabeth l'autorisation de prononcer ses vœux. Elle fait sa profession monastique en mars 1932 et prend le nom de Marie, en mémoire de sainte Marie d'Égypte, une prostituée devenue ermite, qui pratiqua une ascèse extrême et qui est présentée comme exemple de pénitence dans les liturgies byzantines du Carême.

## Un monastère, un refuge

Après avoir prononcé ses vœux, la Mère Marie entreprend un tour des communautés monastiques féminines de Lettonie et d'Estonie. Ce qu'elle y voit ne l'impressionne guère. Ces formes traditionnelles de vie religieuse, qui offrent une certaine sécurité aux moniales en les mettant à l'abri de la laideur et de la misère qui les entourent, n'ont pas de sens face à la situation vécue à Paris. En d'autres époques et en d'autres contextes, la vie des moniales a pu être un véritable témoignage mais, pour la Mère Marie, ce qu'il faut maintenant, c'est un monachisme vécu dans le monde, dans les déserts des cités, parmi les pauvres. Aux consacrés par des vœux, elle lance cet appel : « Ouvrez vos portes aux voleurs sans toit... laissez entrer le monde. Laissez-le détruire vos magnifiques édifices liturgiques. Abaissez-vous, videz-vous - abaissement sans comparaison avec celui de votre Dieu. Assumez le vœu de pauvreté dans toute sa rigueur dévastatrice. Rejetez tout confort, même monastique. Que vos cœurs soient purifiés par le feu. Alors vous pourrez dire : mon cœur est prêt, mon cœur est prêt... »

Dans les années '30, la France connaît une crise économique très sévère dont les émigrés russes sont les premières

victimes. La Mère Marie décide d'ouvrir un refuge où, tant qu'il y aura de l'espace, tous seront accueillis, non comme des « invités » ou des « cas », mais comme des frères et des sœurs. Elle n'a pas d'argent mais cela ne la retient pas. Des dons arrivent juste à temps, provenant souvent de sources inattendues. Lorsqu'un premier « monastère » s'avère trop petit, Mère Marie achète un immeuble délabré, rue Lourmel. Elle devient très vite une figure populaire du quartier, coiffée à la diable avec son « habit angélique », couvert de graisse de cuisine et taché de peinture de son atelier.

Sa « communauté monastique » est une collection disparate : deux ou trois religieuses, un aumônier qui assure la liturgie quotidienne dans la chapelle du monastère, un professeur de théologie de l'Institut Saint-Serge, quelques chômeurs sans abri, des délinquants russes qui viennent de sortir de prison, quelques malades mentaux que la Mère Marie a sauvés de l'hôpital psychiatrique, des prostituées qu'elle cherche à arracher à leur profession et, à l'occasion, des artistes et danseurs de l'Opéra russe ou des membres d'un chœur grégorien catholique.

Mère Marie fait la cuisine et les courses. Elle passe des nuits entières dans les cafés et bistros du quartier avec les rejetés de la société, essayant de débrouiller leurs problèmes. Ceux qui ont connu la Mère Marie se disent frappés par son attention aux autres, par la manière dont elle écoutait sans juger, par sa compassion immense pour les pécheurs et par son respect pour les pauvres et les humbles.

Cependant la Mère Marie reste Elisabeth Skobstova, une intellectuelle et une poétesse, qui aime les discussions philosophiques et théologiques et dont la coutume de fumer en public dans son

« Que m'importe l'intelligence habile, que m'importent les mots des livres, lorsque partout je vois la face morte du désespoir, de la nostalgie, du suicide.

Ô Dieu, pourquoi n'est-il pas de refuge ? Pourquoi tant d'abandonnés et d'orphelins ? Pourquoi l'errance de ton peuple amer dans l'immense, l'éternel désert du monde ?

Je ne veux connaître que la joie de donner. Oh, consoler de tout mon être la douleur du monde ! Oh, que le feu, le cri des aurores saignantes soient noyés dans les larmes de ma compassion ! »

Elisabeth

habit est un scandale pour certains. L'Académie de philosophie religieuse, fondée par Berdiaev, se réunit dans le monastère. Avec plusieurs amis, Mère Marie lance un mouvement qui s'appellera l'Action orthodoxe. Son but est de coordonner les divers projets sociaux du monastère ; il fonctionne aussi comme un forum de discussions spirituelles et intellectuelles, dans un esprit d'ouverture œcuménique. De ce groupe naît une revue, *Novyi Grad* (La cité nouvelle) qui se situe dans la même ligne que *Esprit*, la revue qu'Emmanuel Mounier lançait à la même époque.

L'anarchie évangélique du monastère de la Mère Marie n'est pas acceptée par tout le monde. Une autre religieuse de la rue Lourmel, la Mère Eudoxie, critique de plus en plus l'évolution du monastère : on y néglige l'office divin et la vie liturgique, la Mère Marie elle-même n'assiste pas très assidûment aux interminables liturgies byzantines. La crise est évitée car la Mère Eudoxie quitte le monastère pour fonder sa propre communauté monastique.

## Déportée

Avec la Deuxième Guerre mondiale et l'occupation de Paris par les Allemands, la vie des très pauvres devient plus dure que jamais. La persécution des Israélites touche en premier les juifs étrangers dont beaucoup de Russes. Mère Marie n'hésite pas : son monastère devient un refuge où les juifs sont cachés jusqu'à ce qu'on trouve le moyen de les faire échapper. Un prêtre ami, le Père Dimitri Klepinine, fournit de faux certificats de baptême à qui en demande.

On dit que la Mère Marie a été trahie par quelqu'un qui mangeait à sa table. Le 6 février 1943, la Gestapo frappe à la porte du monastère. Mère Marie n'y

est pas. Son fils Iouri, le Père Dimitri et Painov, l'administrateur d'Action orthodoxe, sont détenus à sa place. On fait savoir à Mère Marie que les autres seront relâchés si elle se présente à la police allemande. Elle le fait immédiatement. Vainement... Ils sont tous les quatre déportés - les hommes à Buchenwald, Mère Marie à Ravensbrück. La déportation de son fils est un coup très dur. Elle a déjà perdu sa fille aînée Gaïana, rentrée en Russie sur les conseils d'André Gide et décédée vers la fin des années '30. Il ne lui reste donc que Iouri et elle se sent coupable de son arrestation. Iouri et le Père Dimitri vont périr à Buchenwald ; seul Pianov survivra.

A Ravensbrück, la foi et la vitalité de Marie soutiennent ses compagnes de prison. « Tout le monde dans le bloc la connaissait, témoigne l'une d'elle. Elle s'entendait avec les jeunes comme avec leurs aînées, avec les gens aux idées progressistes, avec les croyantes comme avec les incroyantes... Le soir, rassemblées autour de son misérable grabat, nous l'écouions... Elle nous parlait de son travail à Paris, de son espoir de voir un jour se réaliser l'union entre l'Eglise catholique et l'Eglise orthodoxe... Grâce à elle, nous retrouvions courage quand, écrasées sous le poids croissant de la terreur, nous nous sentions défaillir. »

Sa santé commence à se détériorer. Elle est séparée des autres prisonnières et envoyée à Jungen-Lager où on laisse les malades mourir de malnutrition. Du camp de concentration, elle griffonne un message à son évêque Eulogius : « Voici mes dispositions : j'accepte pleinement la souffrance... et je veux accueillir la mort, si elle survient, comme une grâce d'en haut. »

On n'est sûr ni de la date ni des circonstances de la mort de Mère Marie. On a cru voir son nom figurer sur une liste de prisonnières gazées le 31 mars 1945 ; on a dit qu'elle avait pris la place d'une jeune polonaise condamnée à la chambre à gaz, mais cela n'est pas bien établi.

## La folie en Christ

Parce qu'elle se trouverait en contradiction avec bien des traditions, certains se sont opposés à la canonisation de Mère Marie. Quel rapport entre la tradition monastique que représente le Mont Athos et le monastère au cœur du monde de Mère Marie, peuplé de pauvres hères, de gens pas du tout « comme il faut », où la priorité était donnée à un amour fraternel sans restrictions ? En fait, la Mère Marie se situe dans une autre tradition chère à l'Eglise russe : la tradition prophétique de « la folie en Christ » qui met en question ce qu'il y a de trop humain, de trop complaisant dans l'Eglise et la rappelle à sa mission essentielle.

L'amour de Mère Marie est vraiment un amour fou, excessif, à l'image de celui sans limites de Dieu pour nous. Cet amour l'amena à suivre le Christ humble et vulnérable jusqu'au Golgotha et plus loin encore - jusqu'au tréfonds de l'enfer, chez les damnés. Elle n'était pas patiente envers ceux qui cherchent à cultiver leur « vie spirituelle » ou à « sauver leur âme » alors que Jésus nous a dit que celui qui veut sauver son âme la perdra. Sa vie remet en question notre propre petite « justice », nos demi-mesures et notre piété stérile. Elle est un signe de contradiction pour tout ce qui est prudence et humanisme étroit. Elle est l'antithèse de notre recherche moderne pour un épa-

nouissement personnel, un défi à notre désir de trouver harmonie, paix et satisfaction dans la religion. Elle conteste une Eglise qui donne plus d'importance à la beauté de la liturgie, à l'observance rituelle et à l'ascèse personnelle qu'aux membres souffrants et humiliés de Jésus.

Ne nous y trompons pas ; sa vision de la vie chrétienne n'est pas du tout horizontale. Elle est très critique envers certaines tendances du « christianisme social, fondé sur un rationalisme humaniste qui ne fait qu'appliquer les principes de la moralité chrétienne à ce monde-ci et qui ne leur cherche pas une base spirituelle et mystique... Le don de soi aux autres doit être enraciné dans une communion intense et amoureuse avec le Fils de Dieu qui est descendu dans le monde, s'est fait chair totalement, sans rien réserver pour sa divinité ». Notre amour ne doit pas être différent du sien.

Mais Mère Marie ne serait pas orthodoxe si la souffrance et la mort avaient pour elle le dernier mot. C'est justement par sa descente aux enfers, auprès des sans-Dieu, que la Vie a vaincu la mort. Car là où entre la Vie, la mort ne peut plus exister. C'est à partir du tombeau que brille la gloire de la Résurrection.

Olivier Clément, qui l'a connue, termine ainsi une préface à ses écrits : « Si nous aimons, si nous vénérons Mère Marie, ce n'est pas malgré son désordre, ses étrangetés, ses passions. C'est à cause d'eux, qui la font - parmi tant de morts pieux, tant de morts suaves - extraordinairement vivante. Laide et sale, forte, dense et drue - oui, vivante. »

**J. R.**

# Un culte à la vie

••• **Jean-Nicolas Revaz**, *Saint-Maurice*  
Enseignant

« *Le grand malaise qui parcourt le monde ne sera pas dissipé par un progrès du savoir scientifique, mais par la venue de nouvelles formes de vie.* »<sup>1</sup>  
Extrait d'une conférence de Michel Henry,<sup>2</sup> cette déclaration porte en elle l'essentiel du diagnostic que le philosophe porte sur le désarroi de notre civilisation. Elle annonce déjà un titre fondamental de 1987, « *La Barbarie* »,<sup>3</sup> ouvrage consacré au malaise de la modernité en proie, non pas tant à une simple crise de la culture, qu'à sa destruction pure et simple.

Le constat de Michel Henry est le suivant : depuis Galilée jusqu'à l'ère informatique, l'objectivisme, tel un cancer ravageur, a proliféré de partout au détriment de toute nouvelle forme de vie, anéantissant par là toute nouvelle forme de culture.

Qu'est-ce donc que l'objectivisme ? Une idéologie consistant à envisager toute réalité sous la forme de l'*objet*, c'est-à-dire, conformément à l'étymologie, sous la forme de ce qui est posé en face d'un sujet à l'emprise duquel il est livré. Cette sournoise réduction de la matière à l'objet, à l'œuvre dans tous les domaines de l'activité humaine, est la ruine de toute culture possible. La concrétisation la plus manifeste de cette idéologie est la prolifération déchaînée de la technique, laquelle, à la façon d'une gigantesque pieuvre, étend ses tentacules monstrueuses sur toute la surface de la terre, anéantissant ainsi toute nouvelle éclosion de vie.

Qu'est-ce donc que la technique ? A l'origine, en tant que savoir-faire, elle est le prolongement des pouvoirs du corps humain. Ainsi en est-il de l'outil, dont la fonction consiste à prolonger le pouvoir de ma main sur l'objet que je cherche à transformer. Dans ce contexte originel, l'outil n'a aucune autonomie de fonctionnement : son utilisation dépend du déploiement d'une force vitale - celle du laboureur par exemple - dont elle est le prolongement. Et si la vie est le site originel de l'outil, elle en est aussi la fin propre : l'outil n'a en effet d'autre finalité que de permettre à la vie,

dont il prolonge les pouvoirs, de satisfaire les besoins élémentaires que sont le vêtement, la nourriture et l'habitat.

La modernité n'est rien d'autre que la rupture de ce lien essentiel unissant l'outil à la vie. La technique n'émane plus de la vie, pas plus qu'elle ne subsiste à son service, dès lors qu'elle a acquis sa propre autonomie. Loin de recevoir ses finalités des exigences vitales, elle s'élève érigée son propre système, dans une autosuffisance qui ne sait plus rien de la vie. D'où le triomphe nauséux de l'objectivisme : la technique esseulée, agissant selon ses propres lois, disposant désormais totalement de la Terre comme d'un objet manipulable et transformable à souhait.

Une question advient alors : comment expliquer que l'empire de la technique mette à mort le règne de la vie, méritant ainsi sa juste dénomination de *barbarie* ? C'est parce que la technique, ainsi entendue, est la victoire accomplie de l'objectivisme, lequel est, pour la vie, le plus grand ennemi. Une telle affirmation trouve son fondement non dans une profession de foi, mais dans une analyse phénoménologique de la réalité.

En effet, ainsi que l'être se dit de plusieurs manières, comme nous l'enseignait Aristote, de même l'être se manifeste selon divers modes. Le premier mode de manifestation, celui que nous

1 • *De la phénoménologie*, t. 1, PUF, Paris, p. 57.

2 • Philosophe écrivain du XX<sup>e</sup> siècle. Présentation complète sur [www.michelhenry.com](http://www.michelhenry.com).

3 • Grasset, Paris 1987.

avons évoqué jusqu'ici, est celui de l'objectivité. Un bref examen de cette manière d'apparaître - car c'est ici de phénoménologie qu'il est question - permettra de voir en quoi la vie y est foncièrement étrangère.

## Lumière originelle

Toute objectivité suppose, entre autres déterminations, une « mise à distance », condition nécessaire pour que la matière reçoive l'éclairage lui permettant de prendre la forme lumineuse de l'objet. C'est dans ce sens que Descartes parle de la raison comme d'une lumière naturelle ou universelle : elle fait briller ses rayons sur ce qui se tient devant elle afin que, à partir d'un horizon donné, l'objet surgisse et prenne forme. L'objet, alors, loin d'être sa propre lumière, reçoit son éclat d'ailleurs.

Mais qu'en est-il de la vie ? Attend-elle d'être soumise à une autre source de lumière pour se manifester ? Absolument pas, et c'est là la découverte inouïe - au sens de découverte de ce qui existait déjà, à la manière dont un navigateur solitaire aborde les rivages d'un pays inconnu - de Michel Henry : loin de se soumettre à une autre lumière, la vie est sa propre révélation. Ce qui signifie que, d'une part, elle est sa propre lumière - qui n'est pas celle de la raison - et que, d'autre part, cette lumière n'éclaire pas autre chose qu'elle-même, mais est l'éclair de soi. C'est la lumière originelle dans toute sa pureté, celle qui ne s'exhibe jamais dans un plan mondain pour y prendre la forme de l'objet.

Nous voici donc en présence de deux types de lumières : d'un côté la lumière dérivée de la raison, éclairant son objet selon le registre dans lequel elle est à l'œuvre (science, technique, politique, etc.), de l'autre la lumière originaire de la vie dans son propre éclat. Deux types de lumière qui correspondent à autant de types de vérité : la vérité objective, résultat de l'étude des phénomènes mondains (historiques, physiques, juridiques, etc.), et la vérité de la vie, plus ancienne, qui est sa propre manifestation.

Cette vie, qui n'est pas un objet de spéculation mais celle dont nous faisons tous l'intime expérience - la nôtre donc -, est l'essence même de la culture en ses trois formes fondamentales que sont, toujours suivant Michel Henry, l'art, la religion et l'éthique. Ces trois voies - réservant la dénomination de *méthode* pour l'étude des phénomènes objectifs<sup>4</sup> - permettent à la vie de s'intensifier, de jouir plus pleinement de soi. Car cette vie, qui ne prend jamais la forme de l'objet sauf à mourir, est la souffrance aussi bien que la jouissance permanente de soi, sans quoi elle ne serait pas essentiellement révélation, mais opacité dépourvue d'intériorité.

C'est ce que Michel Henry a su le premier mettre en lumière avec un génie inégalable : du point de vue de l'origine, souffrance et jouissance ne font qu'un, qu'une seule et même essence. C'est d'ailleurs parce que la souffrance et la jouissance constituent identiquement le fond de la vie que le passage de la peine à la joie est possible. Une montagne ne peut se transformer en équation, parce que leur essence est fondamentalement différente. Mais une peine peut se transformer en joie, parce que leur essence - la vie - est identique. « Heureux ceux qui souffrent, ils seront consolés » (Mt 5,5).

4 • Alors que la *méthode* suppose un progrès et un terme distinct de son point de départ, la *voie* désigne, dans la pensée de Michel Henry, un procès qui ne s'écarte jamais de son origine.

Et alors que la montagne et l'équation se manifestent sous la forme de l'objet, la peine comme la joie sont invisibles tant pour les yeux du corps que pour ceux de l'esprit. Personne n'a jamais vu sa joie, et personne ne la verra jamais. Invisibles, la peine et la joie n'en sont pas moins réelles, constituant pour notre philosophe l'essence même de la réalité, la manifestation originelle.

## L'art et l'affectivité

Cette oscillation de la souffrance et de la joie, il revient justement à la culture dans ses différentes voies de la faire ressentir plus intensément, dans une ivresse toujours plus amoureuse de soi. Il n'est assurément pas fortuit que, au long des âges, la vie du Christ soit celle qui ait le plus inspiré les artistes : souffrant sa Passion, puis ressuscitant, il a vécu de manière exemplaire ce que toute affectivité humaine - toute *chair* dans le langage tardif de Michel Henry - subit du simple fait qu'elle est vivante : le passage de la joie à la souffrance, de la souffrance à la joie.

Michel Henry



L'art, donc, au même titre que l'éthique et la religion, est une des formes les plus élaborées de la vie en tant qu'il est régi par les lois de l'affectivité. Se fait jour, ici, une articulation fondamentale de la pensée de Michel Henry : bien loin d'être un chaos amorphe, une matière désorganisée attendant d'être soumise aux lois de la pensée afin d'être structurée par elles, l'affectivité est sa propre structure.

Dans ce contexte, il n'est plus question d'opposer corps et esprit, comme on opposerait nature et culture. L'affectivité n'est pas une matière opaque et pesante ; en tant qu'elle s'éprouve elle-même, elle est une matière transparente, déjà spirituelle. L'esthétique obtient donc ses lois non de la pensée, mais de la sensibilité. C'est ce qu'affirme Kandinsky, dans une proposition décisive que Michel Henry affectionne particulièrement : « C'est par la sensibilité seule que l'on parvient à atteindre le vrai dans l'art. »<sup>5</sup>

Quelles sont les lois de la sensibilité ? « La plus importante de ces lois, c'est justement le passage, lequel est d'ordre affectif et ne fait qu'exprimer la nature la plus profonde de la subjectivité. (...) Le passage est l'oscillation perpétuelle de la souffrance à la joie - oscillation qui constitue le fond de notre être. C'est cette histoire de nos sentiments que représente la peinture. »<sup>6</sup>

Cette histoire-là, non objective, qui est celle de chacun de nous, n'est pas rendue visible par la peinture, dont le propre est justement de manifester l'invisible. C'est ainsi que Michel Henry peut s'interroger à propos de l'art : « Que voyons-nous ? Non pas la Souffrance, mais une déposition, non pas la Joie,

5 • *La Barbarie*, op. cit., p. 42.

6 • *Voir l'Invisible. Essai sur Kandinsky*, Bourrin, Paris 1988, p. 144.

mais une annonciation, non pas le devenir intérieur de la Souffrance dans la Joie, la transformation du désespoir en l'œuvre du salut, mais une crucifixion et une résurrection. Non point l'humilité (...) mais le lavement des pieds. Nous ne voyons pas la vie (...) parce que l'objectivité est pour la vie le plus grand ennemi. Mais nous voyons des figures de la vie. »<sup>7</sup>

Assurément, ce qui est valable pour la peinture l'est pour toutes les autres formes d'art dont l'effet agit directement au cœur même de l'affectivité. L'affectivité est ici le milieu de l'effectivité. De même que les tons d'un Cézanne agissent directement sur notre sensibilité, ainsi une cantate de Bach enflamme notre sensibilité, s'embrasant alors dans l'ivresse de la vie, nous faisant ainsi goûter avec profusion à la jouissance de ce que nous sommes vraiment : des êtres dont la substance originelle n'est pas une froide raison calculatrice, mais l'affectivité brûlante et aimante.

## Le règne de l'ennui

Une question nous préoccupe enfin : si l'affectivité est ce qu'elle est, pourquoi l'éprouvons-nous si peu intensément dans notre vie quotidienne ? C'est justement parce que, à la différence du monde de la culture (notre vrai monde), le monde usuel que nous fréquentons quotidiennement n'offre que des teintes plus ternes et plus fades les unes que les autres, ne permettant plus à la sensibilité de s'intensifier, reléguée à jamais dans l'étroitesse des musées

d'art classique, des rues piétonnes aux architectures préservées de l'empire des formes géométriques, et des paysages restés à l'étroit - pour combien de temps encore ? - de l'expansion industrielle. La vie demeure certes ce qu'elle est, une affectivité qui s'étreint elle-même et jouit de soi à tout instant, mais plus rien dans le monde ne lui donne l'occasion d'accroître cette jouissance.

Telle est bien la barbarie que nous vivons, non plus celle de l'esclavage et de la sauvagerie, mais celle qui, ne proposant plus de nouvelles formes de vie à l'homme, le précipite chaque jour davantage sur le chemin de l'illusion et de la fuite de soi. La vie a son propre poids. La barbarie commence lorsque, plutôt que de l'assumer dans la plénitude de la culture, l'homme tente - en vain - de s'en débarrasser dans le vide de l'extériorité. Surgit alors le mal contemporain par excellence qui s'appelle *l'ennui*, cette disposition affective à laquelle plus rien de grand ni de beau n'est proposé. Et comme l'inaction est trop oppressante, la vie « se jette sur tout ce qui bouge, sur les miettes qu'on lui jette, sur tous les leurres. Car on lui a appris à ne désirer que des leurres, et des leurres seuls peuvent la combler, - à condition qu'il y en ait toujours d'autres. »<sup>8</sup>

L'ennui, que les Occidentaux cherchent à dissiper dans une jouissance effrénée d'un monde chaque jour plus fictif et davantage virtuel, a pris la triste figure du suicide collectif. Saurons-nous redonner aux hommes la joie d'être eux-mêmes, qui est la vraie jouissance ?

J.-N. R.

7 • *La Barbarie*, op. cit., p. 61.

8 • *Du communisme au capitalisme. Théorie d'une catastrophe*, Odile Jacob, Paris 1990, pp. 222-223.

# L'art, chemin vers l'intériorité

## Entretien avec Nicolas Grimaldi

●●● **Geneviève Nevejan**, Paris  
Historienne d'art et d'archéologie,  
chargée de cours à l'École du Louvre

Né en 1933, professeur émérite à l'Université Paris-Sorbonne, Nicolas Grimaldi a écrit de nombreux ouvrages de philosophie consacrés à la culture (« *L'Homme disloqué* » ; « *Le Soufre et le lilas, essai sur l'esthétique de Van Gogh* » ; « *La Jalousie, étude sur l'imaginaire proustien* ») et à la morale (« *Descartes, la morale* » ; « *Etudes cartésiennes : Dieu, le temps, la liberté* »). Il a récemment publié le « *Traité des solitudes*. »<sup>1</sup>

**G. N. :** *Quelle est votre définition de la culture ?*

**Nicolas Grimaldi :** « Il me semble que la culture est ce qui s'oppose à la barbarie. Et on ne se cultive que par la fréquentation des grands maîtres et des grands exemples emblématiques, sans lesquels on ne peut avoir le sens de la grandeur et la connaissance de nos propres exigences. Alors que la solitude est le fond de l'homme, nous découvrons que nous sommes moins seuls car eux aussi ont vécu l'expérience de la solitude. Nous comprenons ainsi la grandeur possible dans cette originaire détresse qui est le fait humain. »

**G. N. :** *Quelle est la place de l'art dans la culture ?*

**N. G. :** « L'art est par excellence ce qui nous cultive. Quant à la philosophie, elle explicite ce que l'art exprime mais n'explicite pas. »

**G. N. :** *En quoi l'art et sa perception ont-ils changé ?*

**N. G. :** « Une mutation profonde s'est produite, de façon presque imperceptible avant la guerre de 1914, principalement avec Marcel Duchamp. Elle s'est amplifiée avec le dadaïsme et le surréalisme, avant d'envahir pratiquement

toutes les formes de l'art contemporain. Ce qui s'est produit n'est pas comparable à la crise de la querelle des "bouffons", au Salon des refusés ou à celle des impressionnistes. Ce n'est pas un accident dans la tradition.

» Auparavant, l'art nous faisait imaginer un monde dans un objet au lieu de percevoir un objet dans le monde. L'objet d'art était comme une partition avec d'autres rapports et une autre sensibilité. Ces signes étaient autant d'évocations que l'imagination devait développer. Il s'agissait d'un jeu de la perception et de l'interprétation. L'œuvre était une médiation vers un autre monde. L'expérience de l'art était métaphysique. Mais lorsque l'urine de l'artiste Ben est exposée, lorsqu'une compression de fourchettes du nouveau réaliste César est proposée comme œuvre d'art, au même titre que des bois flottés de Richard Long, l'objet d'art n'est plus qu'un objet dans le monde qui se surajoute au monde. »

**G. N. :** *Jack Lang, ministre de la Culture sous le septennat de François Mitterrand, déclarait en 1981 : « J'aimerais qu'on envisage la culture comme plai-*

1 • PUF, Paris 2003, 288 p.

*sir, jouissance, et non comme devoir, cuistrerie, privilège de caste ou obligation mondaine.* » *Que pensez-vous de cette vision de la culture ?*

**N. G. :** « Cette citation me paraît d'une très grande sottise, car la culture n'a jamais été un pensum, une "cuistrerie". La culture n'est rien d'autre que le plaisir. On ne peut s'imposer la culture, comme les femmes s'imposaient un corset. Elle n'est pas une chose extérieure à laquelle on doit se contraindre. L'art est une invitation à la découverte de soi.

» J'insiste sur l'intériorité de cette expérience. Une poésie de Ronsard ou de Victor Hugo sur la douleur de la perte peut être comprise de tous. En découvrant et en intériorisant d'autres mondes de sensibilité, nous découvrons en nous-même une infinité de sentiments et de vies possibles dont nous nous ignorions capables. L'art nous fait inventorier toutes les potentialités qui sont en nous, alors que la vie ne sollicite que les plus banales d'entre elles. A juste titre, Proust ne cesse de souligner que nous vivons plus intensément dans l'art que dans la vie. Dans l'imaginaire, nous vivons plus intensément ces vies intérieures dont vivre ordinairement nous distrait. »

**G. N. :** *Pensez-vous qu'une démocratisation de la culture soit possible sans que la culture ne soit dénaturée ?*

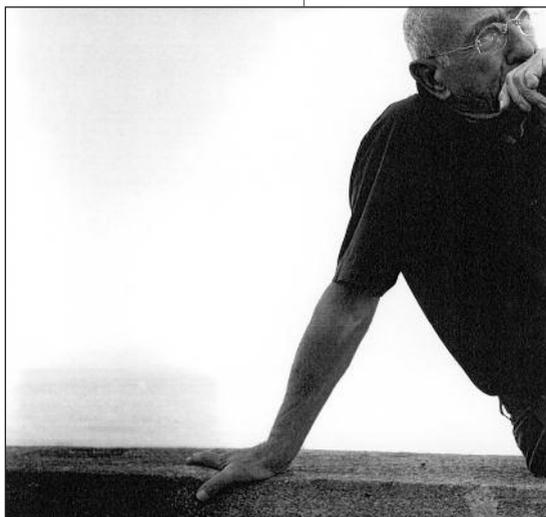
**N. G. :** « Quand Jack Lang laisse entendre que la culture pour être démocratique ne doit pas être un pensum, il fait injure au *dêmos*. S'il est vrai qu'il faut des années de discipline pour apprendre le latin ou l'hébreu, il n'en est pas de même de la musique que l'on peut aimer spontanément. La sensibilité s'éduque mais ne s'acquiert pas. Ce serait une immoralité, un mépris et de surcroît un contresens que de penser que celui qui n'a pas appris la musique a plus de plaisir à écouter une

chansonnette que le XV<sup>e</sup> quatuor de Beethoven. Il n'y a pas un art d'élite et un art populaire. La différence entre les hommes n'est pas leur différence sociale, mais la tension, plus ou moins grande, que chacun donne aux attentes de sa vie intérieure. »

**G. N. :** « *Le désordre, dites-vous, caractérise pour la première fois notre société.* » *Vous semblez déplorer depuis le dadaïsme, le manque de respect, le naufrage des valeurs. Quelles sont ces valeurs qui rendraient à l'homme son intériorité ?*

**N. G. :** « Je nuancerais cela d'un presque rien. Je n'aspire pas à l'ordre, je ne dis pas que l'ordre a disparu. Rien n'a jamais été en ordre. D'ailleurs, deux mots ont toujours menacé l'humanité : l'ordre et le désordre. Lorsqu'il n'y a que l'ordre, tout étouffe. Dans le désordre, il n'y a pas de sens, ni d'expressivité possible, par conséquent rien ne peut me toucher. Ni l'ordre ni le désordre donc, mais contre le désordre naturel de l'existence, l'art est l'exigence de faire advenir un ordre où nous nous reconnaissons. Ces

Nicolas Grimaldi.



valeurs dont le monde contemporain se détourne le plus décidément, c'est ce qui touche à la vérité de la vie intérieure. La vérité n'est que l'accord de la pensée avec elle-même. Ce que nous découvrons dans l'art est semblable à cela, car l'art est une expérience affective et le fond de cette expérience intérieure est attente. Celle-ci est toujours séparée du monde des autres et d'elle-même. Elle ne peut se reconnaître dans ce qui est là. Elle se transcende sans cesse elle-même. Le présent est toujours plein de lui-même, tandis que la conscience est toujours veuve de ce qu'elle attend. Elle seule porte dans le présent le souci de l'absence ; ceci creuse en toute personne cet abîme de la vie intérieure, et c'est cela qui fait l'humanité.

» Tous les hommes cherchent le bonheur et nul sans dieu n'est jamais parvenu à ce qu'il vise continuellement. La vie intérieure n'est rien d'autre. »

**G. N. :** *Si le monde est insatisfaction, pourquoi l'art tente-t-il de le reproduire ?*

**N. G. :** « Pourquoi reproduire sur les grottes le monde, pourquoi se livrer à cette doublure du monde, si ce n'est parce que ce monde nous échappe. On essaie d'objectiver le monde. Monet ne cesse de peindre le monde comme si tout y était bonheur. L'art est cette objectivation de la vie intérieure. Le dernier demi-siècle se caractérise, me semble-t-il, par une surdité à la vie intérieure, d'où les rapports furtifs et superficiels. Je me demande si un mode d'existence toujours plus technique et scientifique n'a pas pour finalité de nous convaincre que le savoir, la réussite et l'efficacité sont les seuls critères. Quiconque n'est soucieux que de son succès, n'est soucieux que de son image. Vivre dans cet unique souci consiste à vivre dans un univers fantasmagique, qui est un uni-

vers d'angoisse parce que l'on ignore toujours ce que l'autre imagine de soi. »

**G. N. :** *Est-ce que l'art pourrait être une compensation à la perte de l'humanité ?*

**N. G. :** « L'art tente de répondre à "l'écho de ma grandeur interne", ainsi que l'écrivait Paul Valéry dans *Le Cimetière marin*. Tout en nous est petit, seul est grand ce que nous attendons et cette grandeur est celle de mon attente et de mes exigences. L'homme est la promesse de ce qui n'est jamais tenu. Mais l'art est comme l'écho de ce que serait cette promesse si elle était tenue. »

**G. N. :** *Quel est l'artiste qui pourrait le mieux illustrer votre propos ?*

**N. G. :** « L'univers de Lucian Freund est chargé d'un sens qui est celui de l'expérience humaine. Ferdinand Hodler, pour citer un peintre suisse, est à lui seul un monde bouleversant par l'intériorité qu'il exprime. »

**G. N. :** *Vous avez abordé la question des croyances et de Dieu dans vos écrits. Où se situe la part du sacré ?*

**N. G. :** « Il me semble que l'expérience de l'intériorité est l'expérience du sacré, et que notre attente est par excellence l'attente du sacré. Celle-ci porte en elle originellement le sens de ce qui ne laisserait plus rien à attendre, l'infini, la plénitude, l'éternité et la béatitude. Où l'expérience religieuse n'existe plus, la métaphysique a perdu ses assises et l'art a perdu son fondement. »

**G. N.**

# De la culture

## Dialogue entre trois philologues

••• **Alessandra Lukinovich**, Genève  
**André Sauge**, Genève, **Martin Steinrück**, Neuchâtel

**L'un d'eux :** La Radio suisse romande *Espace 2* a licencié les philosophes Serge Margel et Wolfgang Wackernagel sous prétexte que leurs programmes n'atteignaient pas un nombre suffisant d'auditeurs. En fait, leurs émissions étaient appréciées par des gens de toute appartenance culturelle et de tout niveau d'instruction, mais aujourd'hui, c'est l'audimat (statistique des auditeurs) qui règne, dont la logique est celle de la rentabilité. La radio veut se vendre le plus possible, au meilleur compte possible. Je veux, prétend le responsable, une radio plus démocratique, capable de proposer de la culture à un large public. Les programmes se doivent d'être accessibles au plus grand nombre. Les garants de cette facilité seraient les professionnels des médias, les journalistes. Sa conclusion ? Basta la culture qui exige un effort de réflexion ! Dehors ceux qui confrontent le public avec de l'inouï, du différent, en un mot,

avec l'autre ! L'attendu crée moins de problèmes et amène plus d'argent dans la caisse.

**Un autre :** L'archéologie des mots nous apprend que *culture* signifie d'abord *faire un tour*. Plus précisément, c'est tourner la charrue en labourant.<sup>1</sup> Or cette première culture (agricole) s'est offerte le luxe d'une seconde production apte à lui construire une image et à la faire ainsi avancer : une production virtuelle. J'entends par là la religion, l'art, la poésie, la médecine, les sciences, l'instruction, les formes du pouvoir. Les relations entre les deux formes de production, matérielle et virtuelle, surtout celles entre les agents des deux camps, n'ont pas toujours été paisibles. La polémique des producteurs contre la classe des loisirs (« les faîneants ») existe depuis toujours, comme le mépris des clercs pour le peuple. Hésiode raconte comment les Muses insultent les bergers, ces vauriens qui ne sont rien que ventres (insulte du reste ambiguë au plus haut point car ces bergers pourraient être des rois). Face aux propos critiques des philosophes ou des poètes en Grèce, des prophètes dans l'Israël biblique, on allait jusqu'à bannir, lapider, tuer ; on sortait la ciguë. Pourtant, c'est dans ce dur dialogue entre les deux camps, dans leurs guerres et leurs paix, que les uns et les autres ont grandi.

*Trois enseignants familiers de la civilisation de la Grèce antique échantent sur le sort de la culture, menacée par le nivellement et la loi du profit.*

*A. Lukinovich enseigne le grec ancien à l'Université de Genève.*

*Auteur de livres sur Hérodote et sur l'« Iliade », A. Sauge enseigne le grec au Collège de Genève. Et M. Steinrück, helléniste lui aussi, professe actuellement dans les quatre universités romandes. Il a notamment écrit sur la poésie iambique en Grèce.*

1 • Le mot *culture* dérive de la même racine que le verbe latin *colere*, qui signifie cultiver. C'est la racine indo-européenne *\*kwel-*, que nous retrouvons, par exemple, dans le mot des Slaves du Sud *koło*, danse en cercle, dans le russe *kol'tso*, anneau, dans les mots d'origine grecque *bucolique*, chant de bergers (ils font aller et venir les troupeaux à l'intérieur d'un espace donné) et *pôle* (grec : *polos*). Il y a encore le mot *cou* et son correspondant allemand *Hals*, et le sanskrit *chakra*, disque de Vichnou.

Aujourd'hui, l'OMC a donné le statut de marchandise, donc de produits matériels, à tous les secteurs de la deuxième production : de la médecine au chant, de l'enseignement à la radio, de la religion à la poste. Nous sommes passés du dialogue au monologue. Ce geste totalitaire, cette uniformisation s'attaque même aux ressources naturelles qui jusqu'ici se situaient en deçà de l'empire des cultures (des espaces cultivés) comme bien commun ou, ce qui revient au même, bien de personne : l'eau, la mer, les bois des montagnes, l'air, la vie.<sup>2</sup> Finis les espaces libres. Il n'y a plus de lieux publics où s'affronter. Or un monde de producteurs de marchandises, qui n'a plus à s'affronter à ceux qui fabriquent des produits étrangers à la logique du marché - artistes, artisans, philosophes, mystiques ou philologues, aussi arrogants que ceux-ci puissent paraître parfois - risque la stagnation. Réciproquement, le monde de la culture « virtuelle », par définition marginal par rapport à l'autre, réclame la polémique et l'amour d'un public pour travailler, produire et gagner de l'argent. Si la culture ne veut pas seulement survivre mais se développer, elle a besoin du dialogue entre les deux camps, celui des producteurs de biens matériels et celui des producteurs de biens virtuels. Sans différence, pas de dialogue.

**Un autre :** La distinction entre culture matérielle et virtuelle ne suppose pas forcément deux groupes distincts de personnes. Tout le monde produit de la culture, c'est-à-dire anime la ronde de la société, en fabriquant des pommes, des locomotives, des objets symboliques ou des discours. Et l'on peut mettre un prix, pourquoi pas, à tous ces produits sans distinction, et les vendre.

Mais n'oublions pas que la vraie différence entre eux est ailleurs : elle est dans le mode de leur consommation. Un vélo ou une pomme sont produits et achetés dans un but précis portant sur le court terme ; un enseignement ou un tableau ont une finalité à plus long terme, et dans bien des cas, nous ne saurons jamais trop bien à quoi en fin de compte ils sont utiles. La pomme, on va la manger vite, une toile ou un meuble qui nous plaît ont besoin qu'on vive avec eux un temps pour qu'ils puissent nous toucher, nous transformer : il en va de même d'un enseignement. Car en réalité, toute production culturelle vise à former des personnes, à arracher l'individu au conformisme des usages.

La culture est la « production » de soi, l'activité par laquelle les êtres humains se forment et se transforment. Or on ne peut pas former et transformer un être humain à coups de baguette magico-publicitaire. Devenir un peintre capable de « rendre visible » ce que l'on ne voit pas spontanément demande une vie, et nul ne peut être assuré d'y parvenir. De plus, il est difficile d'évaluer le résultat d'une entreprise culturelle précisément parce qu'il n'est pas quantifiable (la quantification étant une condition nécessaire de la connaissance objective) : c'est nous-mêmes qui en sommes le produit « impondérable », ou notre famille, notre village, notre ville. Rabattre la culture sur une seule dimension, c'est réduire l'être humain à n'être plus qu'un objet utilisable.

2 • Anciennement, le débat sur les choix culturels s'organisait autour de l'opposition nature-culture. Aujourd'hui, la nature et la culture se retrouvent ensemble face à l'uniformisation industrielle et mercantile qui les menace.

**Un autre :** Les deux types de productions nécessitent des spécialistes. Nous sommes tous capables de cuisiner, mais nous allons tout de même goûter de bons plats chez des cuisiniers de métier. Nous pourrions construire nos maisons nous-mêmes, mais nous préférons déléguer cette activité à des artisans. Nous sommes tous capables de faire du théâtre, mais nous allons à des spectacles préparés par d'autres, etc. S'il y a des spécialistes, c'est qu'ils ont consacré un très long temps pour le devenir, pour apprendre la tradition et pour la dépasser. Si nous réduisons et mettons en péril les formations difficiles, sans utilité immédiate, un beau jour nous serons pénalisés. Qui veut assurer l'avenir doit consentir à un investissement patient dans une pluralité de techniques, dans les domaines de la production réelle aussi bien que dans ceux de la production virtuelle !

**Un autre :** Autrement nous perdons l'autre, et avec lui toute possibilité de dialogue et de confrontation. Nous perdons du même coup la perception de soi, la conscience de notre place dans le monde. C'est cela la culture. Autrement dit : c'est disposer de critères pour comprendre ce qui nous aide et ce qui nous nuit, pour accepter ou pour refuser. Ainsi, une excellente poire, comme on n'en trouve plus qu'au marché, est un exemple de ce qu'est un produit culturel : en l'occurrence, le résultat d'une longue expérience agricole, d'un savoir sur la nature et sur la saveur du fruit, un savoir partagé entre qui produit et qui mange (les deux communiquent par la médiation des qualités du fruit, de sa

saveur, qui suscitent le respect pour une œuvre). Alors qu'une mauvaise poire de supermarché rompt la relation entre l'homme et la nature et, par là, entre celui qui produit et celui qui consomme. Comme le coin fend la bûche, la logique du profit fait éclater l'unité.

**Un autre :** Il n'y a pas de culture unidimensionnelle, la culture est nécessairement plurielle, car elle reflète la variété des groupes humains, leur autonomie. La confrontation polémique entre différentes cultures est bonne tant qu'elle est respectueuse de l'autre. Mais la culture mercantile détruit tyranniquement toutes les cultures particulières. Elle est voleuse de culture et voleuse de parole. Elle exproprie et s'impose comme culture dominante et unique. Imposer une culture, c'est substituer à la souplesse de la vie les comportements rigides des robots. C'est faire œuvre de mort.

**Un autre :** On a volé aux pauvres quelque chose d'encore plus important que le pain, la parole, disait, autour de 1960, le prêtre italien don Lorenzo Milani.<sup>3</sup> Dans son école de Barbiana, hameau perdu des Apennins toscans, il a tenté de toutes ses forces de redonner la parole à une poignée d'enfants paysans, pour « qu'ils conservent leur culture de pauvres, dans le respect des Dix commandements de Dieu, et qu'ils ne la troquent pour rien au monde avec la culture des riches, qui est injustice et tromperie ».

Mais aujourd'hui, il ne reste que bien peu de chose de la culture paysanne, systématiquement détruite par l'industrialisation et le commerce, alors que depuis l'origine, la culture virtuelle, pour ainsi dire « hors sol », est précisément issue de cette forme de production réelle qu'est la culture de la terre, et cette dernière n'a jamais cessé par la suite

3 • Cf. A. Lukinovich, *Don Lorenzo Milani. Un prêtre du Christ sans demi-mesure*, in « choisir » n° 490, octobre 2000, pp. 13-17.

de lui fournir une garantie d'enracinement. Il n'est pas étonnant que, face à l'expropriation dont ils sont victimes, une partie des paysans se retrouve aujourd'hui paradoxalement dans le camp des marginaux!<sup>4</sup>

**Un autre :** Quant aux médias de la culture, la télévision, les journaux, la radio, l'école, ils capitulent les uns après les autres devant cette expropriation. Les universités se soumettent docilement à la réforme néo-libérale et mercantile qu'on leur impose, appelée processus de Bologne. Nombreux sont ceux qui finissent par accepter le démantèlement de la culture comme inéluctable, donc « normal ». Dans la minorité des opposants, les uns sont contre parce qu'ils y voient une mise en péril de leurs privilèges, les autres parce qu'ils font partie des marges critiques. Si nous appartenons à ce dernier groupe, nous avons donc à nous défendre à la fois contre les ennemis de l'extérieur (l'OMC) et ceux de l'intérieur (en termes de Bourdieu, « les héritiers »).

Ceux qui attaquent la culture, comme l'ont fait les responsables d'*Espace 2*, s'appuient généralement sur l'argument de son appropriation par un groupe élitaire, en quoi ils n'ont pas nécessairement tort, mais la prétention qu'ils ont de défendre une culture démocratique n'est qu'une escroquerie ; ils voudraient faire passer pour démocratique une entreprise d'uniformi-

sation des comportements et des modes de pensée. La démocratie de la distribution des biens culturels est la nouvelle tyrannie, installée dans la place forte des consciences individuelles.

**Un autre :** A une table ronde organisée par la télévision suisse-allemande, Tugendhadt<sup>5</sup> défendait l'idée que « les marges sont les garde-fous de la démocratie ». Les autres participants, des juristes, se sont tous insurgés. Or ils n'avaient même pas compris ce qu'il voulait dire. C'était inconcevable pour eux qu'il y ait quelque chose qui échappe au système. Ces petits Parménide<sup>6</sup> défendaient le monolithe de l'être. Beaucoup leur ressemblent. Le concept de l'extériorité est difficile à admettre. Si l'on est tout à fait extérieur à un système social, comment vivre ?

**Un autre, enfin :** Les marges ne sont pas extérieures, elles se situent à la limite entre l'extérieur et l'intérieur. Elles font partie de l'ensemble en tant qu'elles entretiennent en lui l'inquiétude de l'autre. Il nous faut défendre les médias comme lieux de rencontre. Car il est nécessaire que la culture circule ; cela ne peut se faire s'il n'y a pas plusieurs instances, plusieurs centres de parole disséminés. Pas de démocratie sans préservation de l'autonomie des consciences ; pas d'autonomie des consciences sans la lenteur du geste et de la pensée, tous deux attentifs à la maturation du fruit. « Le tank est périssable et la poire est éternelle » (Kundera). Avis aux tankistes du marché de la culture.

**A. L., A. S., M. St.**

4 • La production industrielle tend à se substituer à l'activité paysanne aussi bien qu'à la créativité des clercs. La circulation des marchandises industrielles remplace le dialogue entre les deux anciens groupes de producteurs.

5 • Philosophe allemand, spécialiste d'Aristote.

6 • Philosophe grec du V<sup>e</sup> s. av. J.-C.

# La mission des pouvoirs politiques

●●● **Patrice Mugny**, Genève  
Conseiller administratif de la Ville de Genève au  
Département des affaires culturelles depuis juin 2003

Selon une tradition (libérale) bien ancrée en Suisse, la vie culturelle serait du ressort presque exclusif des individus, éventuellement regroupés en associations. Cette conception donne à la commune - qui est l'entité politique la plus proche de l'individu - la responsabilité de contribuer à l'action culturelle individuelle (ou associative) par un soutien en subvention financière ou en « nature ». Les cantons peuvent éventuellement intervenir, en vertu du principe de subsidiarité. Quant à la Confédération, son rôle consiste à remplir des tâches qui ne peuvent être assurées qu'au niveau fédéral - aide au cinéma, conservation des monuments historiques, bibliothèques et archives nationales, Fondation Pro Helvetia. Dans ce contexte, la meilleure politique culturelle serait donc... l'absence de politique culturelle.

Mettre en valeur l'engagement personnel est certes pertinent : la relation intime avec une œuvre ou un événement, établie sur une nécessité intérieure, est le fondement de toute pratique culturelle. Son « premier pilier », en quelque sorte. Cette tradition de non-interventionnisme, bien que relativisée à la manière helvétique, n'est toutefois pas sans dangers. En éloignant la Confédération du soutien à la vie culturelle, sous prétexte de maintenir l'autonomie des artistes (c'est-à-dire des individus créateurs), on défend en réalité une politique d'économies budgétaires

- le fameux « moins d'Etat » - tout en liant étroitement le champ culturel aux intérêts économiques.

## Indispensable Etat

On peut certes apprécier bien des aspects de la culture de distractions et de loisirs, celle qui, justement, se présente comme économiquement correcte parce que financièrement autosuffisante. Mais c'est pure hypocrisie de faire croire qu'elle a pour unique objectif de répondre à la demande du public. En fait, cette culture, aujourd'hui largement dominante, constitue une véritable machine idéologique qui propage des valeurs comportementales, qui implique des choix politiques et qui s'entretient elle-même en les perpétuant. Laisser la vie culturelle aux seules lois du marché, c'est l'abandonner aux mains des commerçants et des idéologues qui avancent à visage dissimulé. C'est aussi risquer le gel de la pensée critique et créative, prôner l'immobilisme.

Traditionnellement, c'est aux collectivités publiques que revient la mission de conservation du patrimoine. Cette tâche est en effet fondamentale pour toute société. La connaissance du passé pose les bases même de l'identité. Préserver et mettre en valeur le patrimoine est sans doute un objectif fonda-

*Dans une société démocratique, une culture vivante s'entend dans la diversité et le débat. Si elle est le fait de chacun, elle est donc aussi celui de la collectivité, et ce faisant ne peut être confiée aux seules initiatives individuelles et aux lois du marché. Par une politique réfléchie de subventions publiques, l'Etat doit préserver le patrimoine culturel et encourager le développement de la pensée critique et créative. Réflexions et expérience de Patrice Mugny.*

mental de toute politique culturelle, pour autant que cet objectif ne se limite pas à la seule préservation des constructions et des œuvres, mais se place dans une perspective dynamique, impliquant promotion active et débats.

Aujourd'hui, les soutiens publics sont aussi les meilleurs garants du maintien de la diversité des espaces de débats et de la liberté d'expression. Seule une intervention des collectivités publiques permet de lutter contre la menace de voir triompher une « culture-business » omnipotente, qui feint de suivre la demande mais ne fait que la flatter, qui fabrique des produits de marketing au service d'une véritable monoculture.

Faut-il pour autant craindre une « culture d'Etat », telle que les régimes dictatoriaux en ont connu ? Certes non : grâce aux mesures de contrôle démocratique et à une volonté de transparence bien établie, ce danger est aujourd'hui hautement improbable. En revanche, c'est bien « l'absence d'Etat » qui pourrait constituer une menace sérieuse. Il con-

vient donc de mettre en évidence ces risques, afin de changer de perspective. Tel est précisément le rôle de la « politique culturelle », qui est simplement une forme de la « politique ».

## Expérience genevoise

A Genève, c'est au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle que la Ville a hérité de l'Etat cantonal, entre autres tâches, celle de pourvoir à l'essentiel des dépenses culturelles, le canton apportant un appui subsidiaire. En 1996, le Grand Conseil a voté la *Loi sur l'encouragement à la culture*, qui donnait notamment compétence au canton dans le vaste domaine de la formation artistique. Aujourd'hui, les partenaires au financement de la culture locale sont multiples. Des fondations privées apportent un appui sérieux ; la Loterie romande est très sollicitée ; plusieurs communes concourent au financement des activités culturelles. Quant aux équipements, ils se décentralisent : de plus en plus, en effet, Genève devra se considérer comme une agglomération dont les limites dépassent les frontières du canton et du pays.

C'est dans cette perspective qu'une Conférence culturelle genevoise est en cours de constitution. Ce projet, dont l'appellation indique bien qu'il est conçu comme un organe de travail évolutif et non pas comme une nouvelle structure administrative, traduit non seulement la volonté d'aller plus loin, vers de nouveaux desseins, mais aussi celle d'y aller ensemble. Il convient de rappeler à cet égard que si la Ville de Genève est toujours le principal soutien aux acteurs culturels, elle ne peut assumer seule l'entretien d'une flotte culturelle composée de plusieurs lourds vaisseaux et de très nombreuses fréquences de courses...



Par ailleurs, il faut savoir que la marge de manœuvre d'un membre de l'exécutif de la Ville de Genève n'est pas aussi étendue qu'on pourrait le croire. Si le budget municipal prévoit 208 millions de francs pour le Département des affaires culturelles, pas question pour autant d'en disposer à bien plaisir. Car ce montant, qui correspond aux 20 % environ du budget total de la Ville (sans doute l'une des plus fortes proportions qui soit), est « engagé et affecté » pour sa plus grande part.

Ainsi la Ville prend-elle en charge ses douze musées, les bibliothèques municipales et la Bibliothèque publique et universitaire (BPU) pour un montant global de plus de 100 millions. Ainsi octroie-t-elle 31 millions au théâtre lyrique (Grand Théâtre), 15 millions au théâtre dramatique (dont plus du tiers est attribué à la Fondation d'art dramatique qui gère la Comédie et le Poche) et plus de 8 millions à l'Orchestre de la Suisse romande.

Peut-on raisonnablement envisager que ces institutions puissent être soudain fermées, que des fonctionnaires soient licenciés sans autre motif que le désir d'opérer de nouvelles répartitions budgétaires ? Ces institutions peuvent sans doute évoluer. Bien que leurs missions comme leur organisation ne soient pas intangibles, les contraintes liées au cadre général demeurent.

La « marge de manœuvre » concerne donc essentiellement les fonds généraux de subventions et dépend de leur augmentation (ou de leur diminution), laquelle est elle-même largement fonction de la conjoncture économique. De fait, cette « marge » est inférieure aux 10 % du budget total. Les champs d'intervention du magistrat sont donc limités par le Conseil municipal qui vote le budget, ce qui constitue une saine garantie sur le plan démocratique.

Le premier champ d'intervention concerne le court terme : il s'agit de répondre à des sollicitations précises. Chaque année, le Département des affaires culturelles reçoit près de mille demandes d'aides ponctuelles. Emanant d'artistes ou de groupes en recherche d'un soutien financier (pour créer un spectacle, pour réaliser un disque, une tournée, pour trouver un local de travail...), ces requêtes représentent plusieurs milliers d'artistes et traduisent bien l'intensité de la vie culturelle de Genève. Mais cette situation illustre aussi l'évolution politique de ces trente dernières années. Le droit à l'expressivité est désormais perçu comme un acquis, à égalité avec celui de la recherche artistique proprement dite.

Le deuxième champ d'intervention concerne le développement de projets à long terme. Ce sont les « chantiers de la culture » : construction d'un Musée des cultures, d'une Maison de la danse, d'une nouvelle Comédie, des équipements dont il faut ensuite assurer le fonctionnement. Ces projets sont sans doute ceux que la population connaît le mieux. D'autres sont plus discrets : par exemple, l'évaluation des conditions d'attribution de subventions.

## Culture et débat

Pour agir dans ces deux champs d'intervention, mieux vaut disposer d'une carte et d'une boussole. La « carte », c'est la connaissance du domaine culturel. Cette connaissance n'est pas simplement « technique ». Elle passe aussi par la prise en compte d'un phénomène qui fait que le lieu de l'action culturelle (la salle de spectacle par exemple) devient le lieu d'un « commerce » qui implique un échange et une appropriation.

Le fait culturel suscite d'abord une émotion. Partagée (la représentation pour un seul spectateur est un fantasme...), cette émotion crée les prémisses d'un sentiment communautaire ; elle peut « lier » ensemble ceux qui l'ont vécue. Mais l'événement culturel suscite également le débat d'idées - commentaires, comparaisons, approfondissement, etc. - créant ainsi une dynamique qui peut parfois déboucher sur un apprentissage, voire initier une pratique artistique. Ainsi se forge l'identité culturelle. De la couture à la gastronomie, l'éventail est immense des domaines qui, parce qu'ils font l'objet d'un « commentaire » (historique, critique), sont devenus aujourd'hui des acquis « culturels ».

Quant à la boussole, elle est fournie par les convictions et les engagements politiques. Ce qui distingue les secteurs dans lesquels intervient le politique, ce sont les pratiques qui questionnent la société, qui bousculent les convictions et qui ouvrent de nouvelles perspectives. Toutes n'ont pas la même valeur artistique et certaines sont esthétiquement sans doute discutables. Le fait qu'elles peuvent exister, ou coexister, est néanmoins inhérent à une société vraiment démocratique. Il ne s'agit pas, d'abord, de défendre ou promouvoir les seuls artistes, mais bien de répondre à un enjeu essentiel pour notre société : le

développement permanent d'un débat culturel libre et vivant. Et de préserver ainsi l'avenir de toutes les formes d'autoritarisme, de dictature et d'intégrisme, quelles qu'elles soient.

## Audace

Dans ce contexte, le politique doit aussi savoir assumer des choix. Sinon, à force de se vouloir neutre et objectif, il en devient souvent aphone. Il ne risque plus d'hypothèses, plus de critiques, ne brasse plus d'idées trop larges, ne propose plus de vision trop étendue. On dit alors de lui qu'il œuvre (ou qu'il discourt) avec « diplomatie ». En sachant bien qu'on le préfère bon gestionnaire, respectueux et conciliant à l'extrême, plutôt qu'inventif et audacieux.

Pour ma part, j'ai toujours préféré ouvrir le débat et jeter des idées non calibrées d'avance pour être « politiquement correctes », comme on a coutume de dire aujourd'hui. Au risque parfois d'avoir « mauvaise allure » dans le paysage culturel local... Je veux pourtant maintenir le cap vers un objectif clair : qu'un maximum de personnes, de toutes conditions et de toutes cultures, puissent se rencontrer et se parler, se découvrir, pour finalement se respecter, autour de projets culturels de qualité. Dans les musées, les bibliothèques et les théâtres, comme dans les rues et les parcs de la cité.

P. M.

## Fermeture d'été

Les bureaux de l'administration  
et de la rédaction de *choisir*  
ainsi que le Cedofor  
seront fermés  
du samedi 26 juin au lundi 2 août.

# Vitale et émancipatrice

● ● ● **Valérie Bory**, Lausanne  
Journaliste

Le Mouvement ATD Quart Monde est une ONG interconfessionnelle, de lutte contre la grande pauvreté et l'exclusion sociale, pour qui les droits économiques, sociaux, culturels et civiques sont indivisibles.<sup>1</sup> Il a été fondé en 1957 par le Père Joseph Wresinski et des familles pauvres du bidonville de Noisy-le-Grand, près de Paris.

Né d'un père polonais et d'une mère espagnole le 12 février 1917, Joseph Wresinski grandit dans un foyer très pauvre d'Angers, en France. Ordonné prêtre le 29 juin 1946 à Soissons, il est curé dans des paroisses ouvrières et rurales, puis, en 1956, il rejoint un camp de sans-logis à Noisy-le-Grand. « Ce jour-là, je suis entré dans le malheur », écrira-t-il plus tard. Désormais, il consacrera toute son énergie à faire reconnaître « ce peuple en quête de dignité ».

A Noisy-le-Grand, pour commencer, il propose aux familles de créer un jardin d'enfants et une bibliothèque. Des hommes et des femmes de nationalités diverses et de tous horizons socioculturels, volontaires, le rejoignent peu à peu.

Membre du Conseil économique et social de la République française à partir de 1979, le Père Wresinski rédige le rapport *Grande pauvreté et précarité économique et sociale*, adopté le 11 février 1987, qui reconnaît la misère comme une violation des droits de l'homme. Le rassemblement du 17 octobre 1987, à Paris, réponse à l'appel du Père Wresinski, réunit

plus de 100 000 personnes et institue la date du 17 octobre *Journée mondiale du refus de la misère*.

Le 14 février 1988, le Père Wresinski décède. Il est inhumé à Méry-sur-Oise, en France, où se trouve le Centre international du Mouvement ATD Quart Monde.

## Un être de signes

Le côté visionnaire de Joseph Wresinski réside dans le fait que, pour lui, la culture était vitale, au même titre qu'être logé et avoir à manger, contrairement à Marx qui pensait que « les besoins esthétiques » étaient secondaires et ne pouvaient venir qu'après la satisfaction des besoins élémentaires. Le fondateur d'ATD voulait « ouvrir la culture générale aux plus pauvres » et « permettre aux enfants et aux parents de s'initier aux arts, aux diverses expressions culturelles qui constituent notre patrimoine ». Le théâtre devait descendre dans la rue, ce qui, dans le droit fil des contestations de la fin des années '60, a produit des expériences aussi ra-

*Chez ceux qui ont rarement ouvert un livre et ne sont jamais entrés dans un musée, chez ces exclus du savoir que sont les très pauvres, en Suisse ou ailleurs, que peut bien vouloir dire le mot culture ? ATD Quart Monde, un mouvement voué à la pauvreté, né il y a 50 ans dans un bidonville parisien, croit à la culture comme force émancipatrice.*

1 • Le mouvement existe en Suisse depuis 1965. Son centre national se trouve à Treyvaux (FR). Des équipes à Bâle et à Genève travaillent ensemble, sur des projets communs, avec des familles pauvres. L'équipe genevoise représente l'association dans des instances de l'ONU et dirige le secrétariat international du Mouvement Taporî International, une branche d'ATD qui existe dans 40 pays et s'adresse aux enfants. [www.atdvwqm.ch](http://www.atdvwqm.ch). CCP 17-546-2.

dicalement neuves que celles du Living Theatre, du Bread & Puppet Theatre, du Théâtre Populaire Romand, à La Chaux-de-Fonds, des Centres dramatiques et autres Maisons de la culture, en France. « Les plus pauvres ont le droit que viennent chez eux des troupes de théâtre. Dans les quartiers les plus exclus », disait-il.

Ainsi, on a joué *Antigone* et *Iphigénie* en 1966 dans la boue du bidonville de Noisy-le-Grand. Ainsi, dès la fin des années cinquante, les volontaires d'ATD Quart Monde ont introduit dans les familles vivant dans des « igloos » en fibrociment de cette banlieue parisienne des lithographies de Miró, de Derain, de Braque, et l'artiste Bazaine a réalisé les vitraux de la première chapelle construite par les hommes du bidonville de Noisy. La culture partagée est toujours aujourd'hui un des pivots du mouvement. Le Belge Dominique Rammaert, directeur d'orchestre et chef de chœur, anime à Bruxelles une chorale composée de personnes du quart-monde. Au Guatemala, dans le village de San Jacinto, une troupe de théâtre a joué parmi les tas d'ordures, inaugurant le projet *Arte para todos*, soutenu par l'ambassade de France et une fondation guatémaltèque, avec la collaboration d'artistes.



A Londres, un groupe théâtral s'est créé avec des comédiens professionnels qui ont tous à un moment vécu dans la rue. En Irlande, en Côte-d'Ivoire, au Honduras, comme en Suisse et partout où travaillent des volontaires de ce mouvement, la culture est au service de la lutte contre la pauvreté. Montrant par là que l'homme est avant tout un être de signes et pas seulement une machine à consommer.

## Témoignage

Nelly Schenker, Suisse d'origine fribourgeoise, témoigne de cette expérience vécue. Elle a « complètement loupé l'école », comme elle le raconte, apprenant à lire et à écrire en recopiant, d'abord sans les comprendre, les pages des devoirs de ses deux filles. Elle a suivi, passé 50 ans, la *Gewerbeschule* de Bâle, section Beaux-Arts, et depuis il ne se passe pas pour elle un jour sans peinture, car « peindre, c'est comme boire et manger ».

Nelly Schenker a aujourd'hui soixante-trois ans. Enfant d'une mère célibataire, elle a été placée d'un home à l'autre, y compris chez des Sœurs, jusqu'à sa vie d'adulte. Elle a connu le foyer fermé, où on lui a appris la broderie de St-Gall, tout comme l'asile, bien que non malade psychiquement. Elle a fugué d'innombrables fois. Plus tard, elle a connu une vie d'errance et vécu un an et demi sous tente, à Zoug, avec ses filles. « Entre 1970 et 1980, on a déménagé treize fois », se rappelle-t-elle.

Elle tient à le dire : « C'est ATD qui m'a donné la force d'être debout. Je ne savais même pas alors ce qu'était un pinceau. Aujourd'hui, je n'existe plus si je ne peins pas. La peinture pour moi n'est pas un hobby. Ceux qui croient que je peins le dimanche n'ont pas compris.

(...) Avec les images, on se sent vraiment libre et chacun peut comprendre un tableau. Ça fait du bien de pouvoir créer quelque chose qui est à soi et de le donner plus loin. A travers des dessins ou des tableaux, on est dans une langue universelle. Ça m'a permis de connaître ce monde-ci. Parce que nous, les pauvres, on a une toute autre manière de s'exprimer. On vient d'un autre monde. »

Le monde des images, pour elle, n'est pas juste la représentation de ce que l'on voit. « Je ne peins pas avec les yeux ! Souvent chez moi, un tableau ne commence pas par le regard sur un paysage, mais par une phrase, une parole que je mets en image après. (...) J'écris et je fais chaque jour un petit ou un grand dessin. Parfois je mets du blanc dessus et j'en recommence un nouveau. » Pourquoi ? « Si je suis dérangée, la lumière se perd, alors je dois recommencer. »

Nelly Schenker aime Monet, ses nénéphars, qu'elle a envie d'imiter. Et les tournesols de Van Gogh ! Ses sujets : des coquillages, des maisons, un portrait de sa fille, la nature. « Je peins aussi l'eau et on voit beaucoup de fleurs sur mes tableaux. Souvent je me dis : une gamine de cinq ans pourrait faire le même dessin. Mais pour moi, ce n'est pas ça. C'est déjà la découverte de la pose. A mon âge, je suis contente d'avoir cette connaissance. Quand on connaît, ça donne souvent d'autres images, plus riches, plus profondes. »

Qu'est-ce que la culture pour elle ? « Pour aller à l'opéra ou au théâtre, il faut de l'argent, une belle robe... J'ai vécu avec des habits donnés toute ma vie. Même avec les déductions, c'est encore cher pour nous. Mais surtout, la culture, réfléchit-elle, montre qu'on a le droit de connaître, de participer. Ça donne tout un regard sur soi et sur le monde. Ça

donne un nom, le sens d'être quelqu'un et pas un numéro. »

Que dit-elle quand on lui demande son métier depuis qu'elle peint régulièrement ? « Avant, je ne savais pas quoi répondre. Je disais : repasseuse et puis je peins aussi. Maintenant je dis carrément : je peins. »

V. B.

## Interview d'un volontaire

**V. B. :** *Qu'est-ce que la culture pour les personnes et les familles qui vivent dans l'extrême pauvreté ?*

**Noldi Christen :** « Chez les très pauvres, la culture est hachée, morcelée. Ce n'est pas une culture qui serait celle d'un pays pauvre. Mais derrière cette cassure, il y a des savoirs profonds, des bouts d'intuition, des analyses sur le monde, universelles. Généralement, on ne croit pas qu'il y ait un savoir chez les très pauvres. Il faut donc aller le chercher. De trois manières. La première, c'est tout ce qui a lien avec leurs racines, leur identité, leur histoire. Ils ont vécu l'enfer mais ils n'ont pas la clé pour l'expliquer. Ça les met dans la honte, parce qu'ils n'ont pas pu en parler. Ils croient souvent, par exemple, qu'ils ont eu de mauvais parents. On travaille avec eux sur ces « récits de vie ». Le deuxième volet, ce sont les projets de partage du savoir, les bibliothèques de rue dans les quartiers défavorisés. Et le troisième, les projets de création. Là on est face à la personne comme n'importe quel artiste inspiré. Dans ces ateliers, il y a vraiment des moments magiques, et qui personnellement m'ont fait tenir car j'avais moi-même peur, au début, de cette popula-

*Volontaire permanent depuis plus de vingt ans d'ATD Quart Monde en Suisse, le Bâlois Noldi Christen, marié et père de famille, lie la culture à la dignité.*

tion. On y trouve une clé pour créer une démocratie véritable où chacun peut dire qui il est. »

**V. B. :** *Qu'est-ce que le partage du savoir dans ces circonstances ?*

**N. Chr. :** « Le partage du savoir, c'est intégrer le mode de faire de ces gens. On n'inculque pas un savoir, on l'adapte aux personnes. Par exemple, pour ces familles très pauvres, il faut comprendre que lorsque l'argent arrive à la fin du mois, on fait une fête. On veut oublier les moments où on a manqué de tout. Et ça leur est reproché. »

**V. B. :** *Avec les bibliothèques des rues, on est dans la culture générale ?*

**N. Chr. :** « Oui. Nous voulons surtout toucher les enfants des familles pauvres, avec des livres pour eux. Les plus beaux et les plus éclatants, pour créer l'émerveillement. On n'a jamais découvert d'enfant qui ne se laisse pas prendre par les livres. On est certes face à des gosses qui peuvent avoir peur des livres d'école, à des adultes qui craignent les livres, mais il y a aussi une soif énorme. On fait le chemin vers la soif, ensemble.

» Ce ne sont pas des bibliothèques où les enfants doivent se rendre. C'est nous qui allons dans les quartiers défavorisés avec des sacs à dos de livres ou des corbeilles, des caisses. Les parents nous voient depuis les fenêtres et nous voulons qu'ils puissent le faire. On vient parfois sur des terres de larmes. Avec respect. »

**V. B. :** *Ne vous disent-ils pas : ces livres ce n'est pas pour nous ?*

**N. Chr. :** « Oui, ils nous disent par exemple : « Moi je dois d'abord manger. » Il y a des moments où les gens ne peuvent pas. Ils n'ouvrent pas la porte. Ou bien ils ne laissent pas venir les enfants

voir les livres. Mais dans la durée, en réalité, ils ont besoin des deux choses. « On n'est pas que des bouches », disent-ils alors. D'ailleurs, s'il ne s'agissait que de manger à sa faim, la pauvreté, dans un pays comme la Suisse, aurait pu être éradiquée. »

**V. B. :** *Vous écoutez ce qui vient de leur propre monde, dans un sens anthropologique et quotidien. Qu'apportez-vous dans ces expériences, sous cette grande charpente de la ferme de Treyvaux, pour que ça fasse de la culture ?*

**N. Chr. :** « Très concrètement, il y a un temps d'accueil, puis un moment de partage de nouvelles. Les anciens qui ont vécu la réconciliation avec leurs parents essaient d'aider les nouveaux qui parlent en mal de leurs parents. Il y a de la colère. Après viennent les moments de création dans les ateliers. Peinture, sculpture, gravure, chant, suivant la disponibilité des artistes qui nous aident et qui sont là. On essaie d'exprimer toujours le point qui nous touche le plus et du coup on sait mieux qui on est. Les gens disent : « Petit à petit, ça nous réveille. » Il y a des moments où le merveilleux sort. Où la beauté de tout être humain se révèle. Et puis, des moments où leur révolte, radicale lorsqu'ils apprennent à l'exprimer de manière artistique, devient cri.

» Pour nous, c'est comme si on était face à des personnages universels. Il y a des gens qui errent d'un village à l'autre, comme Ulysse. Ils rejoignent d'une certaine façon les grands mythes.

» Certains consacrent ensuite leur temps à l'écriture, à la peinture. Mais pour la plupart d'entre eux, les ateliers artistiques sont davantage un outil pour devenir plus libre de s'exprimer, pour trouver plus de paix. »

**V. B.**

# Lire la guerre

●●● **Alberto Manguel**, *Mondion (France)*  
Romancier, essayiste, critique littéraire

I

Il y a bien des années, mon beau-père, qui avait été prisonnier de guerre au Japon, m'a offert une petite anthologie de poche, *The Knapsack*, éditée par Herbert Read, auteur injustement oublié. Le livre (que j'ai transmis depuis à ma fille) avait été composé à la demande du Ministère de la guerre qui le destinait à ses soldats : l'intention proclamée était de « célébrer le génie de Mars ». Etonnamment, toutefois, le ton général de l'anthologie était surtout élégiaque.

Parmi les magnifiques textes choisis, je crois me souvenir (la mémoire désormais me fait souvent défaut) de la description par Hérodote de la bataille de Salamine, de l'éloge par T.E. Lawrence de ses ennemis dans le désert, de la harangue de Henry V durant le siège d'Harfleur, de ces vers de *l'Iliade* qui racontent le désespoir d'Achille à la vue de la dépouille de Patrocle, de quelques paragraphes de Joinville rappelant la terrible croisade d'Égypte. Les mérites du courage, le choix d'une mort honorable, l'obligation de se battre pour la patrie et d'autres formules rhétoriques apparaissaient dans plusieurs de ces pages, mais aussi l'horreur des massacres, les angoisses de la défaite, l'arrogance et l'avidité de certains chefs. Une page de Montaigne, « On est puni pour s'opiniâtrer à une place sans raison », développait l'idée suivante : « Tels ont si grande opinion d'eux et de leurs moyens [qu'il ne leur semble] point raisonnable qu'il y ait rien digne de leur faire tête. » Montaigne

n'avait pas seulement à l'esprit les tyrans de son temps.

La difficulté de présenter une anthologie de textes littéraires qui satisfasse les exigences d'un Ministère de la guerre tient au fait que ces textes tendent à échapper au seul objectif de stimuler les soldats. Des slogans, des affiches, des discours politiques peuvent, sans vergogne, chanter un combat armé ; la littérature, en revanche, semble être plus prudente. Borges a relevé un jour que *l'Odyssée* et *l'Iliade* nous touchent parce qu'elles sont deux anciennes métaphores de notre existence : la vie comme périple, la vie comme bataille. Pour cette raison peut-être, leur récit, même en suivant les conventions du genre épique, n'est jamais complètement de l'ordre de la célébration. De Troie chantée par Homère, nous nous rappelons la victoire des Grecs, mais aussi la terrible souffrance d'Hécube et de Priam ; des campagnes de Napoléon narrées par Chateaubriand, les raffinements du style Empire, mais aussi la mort d'Armand, cousin de Chateaubriand, « écrasé comme un insecte par la main impériale » ; des nombreux romans de la Deuxième Guerre mondiale, la défaite de Hitler et de Mussolini, mais aussi la longue horreur des tranchées et des camps. A la mort glorieuse proclamée par les hymnes révolutionnaires, André Malraux répond par la voix d'un soldat blessé dans son roman *La Voie royale* : « Il n'y a pas... de mort... Il y a seulement... moi... moi... qui vais mourir... »

culture

**Méphistophélès :**  
« Seigneur, tout y va  
parfaitement mal,  
comme toujours. »

Goethe, « Faust »,  
« Prologue dans le Ciel »

Dans la seconde partie de *Don Quichotte*, le Duc dit à Sancho qu'en qualité de gouverneur de l'île de Barataria, il doit porter le costume approprié à sa fonction : « Vous serez vêtu, moitié en lettré, moitié en capitaine, parce que, dans l'île que je vous donne, les armes et les lettres ont la même importance. » En disant cela, le Duc ne réfute pas seulement la dichotomie classique mais il définit les responsabilités requises de tout gouverneur, si nous entendons l'une comme signifiant l'action et l'autre la réflexion. Nos actions doivent être justifiées par notre littérature, et notre littérature doit porter témoignage de nos actions. C'est pourquoi agir, en temps de paix comme en temps de guerre, est, en un certain sens, une extension de nos lectures, puisque les livres ont la capacité de nous guider à travers l'expérience et la connaissance d'autres, en nous donnant l'intuition d'un futur encore incertain et la leçon d'un passé immuable.

Pour l'essentiel, nous n'avons pas changé. Nous sommes les mêmes grands singes qui, il y a quelques millions d'années, découvraient dans un caillou ou un bout de bois, des instruments de guerre et, en même temps, imprimaient sur les murs de leurs cavernes des scènes bucoliques de la vie quotidienne et les paumes révélatrices de nos mains. Nous sommes comme le jeune Alexandre qui, d'un côté, rêvait de sanglantes guerres de conquête et, de l'autre, emmenait toujours avec lui des livres d'Homère qui parlaient de la souffrance causée par la guerre et de la nostalgie d'Ithaque. Comme les Grecs, nous acceptons d'être gouvernés par des vieillards malades et avides pour qui la mort est de peu d'importance, parce qu'elle arrive aux autres, et de livre en livre nous tentons de mettre en mots

notre conviction profonde qu'il ne devrait pas en être ainsi. Tous nos actes (même les actes amoureux) sont violents et tous nos arts (même ceux qui décrivent de tels actes) contredisent cette violence. Nos bibliothèques doivent leur existence à la tension entre ces deux états.

Aujourd'hui, alors que nous sommes témoins d'une guerre absurde, qu'on nous a imposée moins par désir de justice que par convoitise économique, nos livres pourraient peut-être nous aider à nous rappeler que la séparation entre le bien et le mal, le juste et l'injuste, les chrétiens et les païens, et les deux côtés de l'« axe du mal » est loin d'être aussi claire que les discours politiques ne le prétendent. La réalité de la littérature (qui, en fin de compte, contient le peu de sagesse dont nous sommes capables) est profondément ambiguë, elle existe dans un large spectre de tons et de couleurs, elle est fragmentaire et changeante, ne prend jamais complètement parti pour quiconque, aussi héroïque que puisse sembler le personnage. Dans notre connaissance littéraire du monde, nous avons l'intuition (avec Milton et l'auteur du *Livre de Job*) que même Dieu n'est pas inattaquable ; encore moins nos bien-aimés Cordelia, Parsifal, Henri le Vert, Candide, Bartleby, Grégoire Samsa, Alonso Quijano.

Et pourtant, en même temps, l'ambiguïté essentielle de la littérature n'est ni arbitraire, ni confuse. Louant le prétendu auteur arabe de *Don Quichotte* pour l'excellence de son récit, Cervantes reconnaît qu'« il dépeint les pensées, découvre les imaginations, répond à ce que l'on tait, explique les doutes et résout les arguments ; enfin il manifeste les atomes du désir le plus cu-

rieux ». En temps de crise, pour le lecteur auquel il est destiné, chaque livre ou presque accomplit ces choses tout aussi bien.

## II

Quelques années après la mort de Kafka, Milena, la femme qu'il avait si tendrement aimée, fut enlevée par les nazis et envoyée en camp de concentration. Soudain, la vie sembla être devenue son contraire : non pas la mort, qui est une fin, mais un fol et absurde état de souffrance brutale, conséquence d'aucune faute visible et ne servant aucun dessein visible. Pour tenter de survivre à ce cauchemar, une amie de Milena suggéra une méthode : elle aurait recours aux livres qu'elle avait lus, conservés dans sa mémoire. Parmi les textes dont elle s'efforçait de se souvenir, il y avait une nouvelle de Maxime Gorki, *Un homme est né*.

L'histoire raconte comment le narrateur, un jeune garçon, se promenant un jour quelque part, au bord de la mer Noire, entend une paysanne qui hurle de douleur. La femme est enceinte ; elle a fui la famine de son pays natal et maintenant, terrifiée et seule, elle est sur le point d'accoucher. Malgré ses protestations, le garçon l'assiste. Il baigne le nouveau-né dans la mer, fait un feu et prépare du thé. A la fin de l'histoire, le garçon et la paysanne se joignent à un groupe d'autres paysans : d'un bras, le garçon soutient la mère ; de l'autre, il porte le bébé.

L'histoire de Gorki devint, pour l'amie de Milena, un paradis, un petit endroit abrité où elle pouvait se retirer loin de l'horreur quotidienne. La nouvelle ne conféra pas de sens à son triste état ; elle ne l'expliqua pas, ni ne le justifia ; elle ne lui donna

pas même un espoir pour l'avenir. Elle existait simplement comme un contrepoint, lui rappelant la lumière, en un temps de sombre catastrophe.

Catastrophe : un changement soudain et violent, quelque chose de terrible et d'incompréhensible. Lorsque les hordes romaines, suivant l'ordre de Caton, rasèrent la ville de Carthage et répandirent du sel sur les décombres ; lorsque les Vandales saccagèrent Rome en 445, laissant la grande métropole en ruines ; lorsque les premiers croisés chrétiens entrèrent dans les villes d'Afrique du Nord où, après avoir abattu hommes, femmes et enfants, ils mirent le feu aux bibliothèques ; lorsque les rois catholiques d'Espagne expulsèrent de leurs territoires les civilisations arabes et juives, et que le rabbin de Tolède jeta au Ciel les clés de l'Arche, pour les sauvegarder jusqu'à des temps meilleurs ; lorsque Pizarro exécuta l'accueillant Atahualpa et détruisit complètement la civilisation Inca ; lorsque le premier esclave fut vendu sur le continent américain ; lorsqu'un grand nombre d'Indiens d'Amérique furent délibérément contaminés avec des couvertures infectées de variole par les colons européens (dans ce qui doit compter comme la première guerre biologique) ; lorsque les soldats dans les tranchées de la Première Guerre mondiale se noyèrent dans la boue et les gaz toxiques en tentant d'obéir à des ordres impossibles ; lorsque les habitants d'Hiroshima virent leur peau se détacher de leur corps sous le grand nuage jaune haut dans le ciel ; lorsque la population kurde fut attaquée par des armes chimiques ; lorsque des milliers d'hommes et de femmes furent traqués avec des machettes au Rwanda ; et lorsque les avions suicides frappèrent les tours jumelles de Manhattan, laissant New York rejoindre les villes en deuil de Madrid, Belfast, Jé-

### Alberto Manguel

*Une histoire de la lecture*, Leméac/Actes Sud, Montréal/Arles 1998, 428 p. (Prix Médicis de l'essai).

*Dictionnaire des lieux imaginaires*, Leméac/Actes Sud, Montréal/Arles 1998, 550 p.

*La bibliothèque de Robinson*, Leméac, Montréal 2000, 52 p.

*Dans la forêt du miroir*, Actes Sud, Arles 2000, 320 p.

*Le livre d'images*, Leméac/Actes Sud, Montréal/Arles 2001, 384 p.

*Stevenson sous les palmiers*, Actes Sud, Arles 2001, 96 p.

*Chez Borges*, Actes Sud, Arles 2003, 96 p.

rusalem, Bogota et d'autres, innombrables, toutes victimes d'attentats terroristes - dans toutes ces catastrophes, les survivants peuvent avoir cherché dans un livre, comme le fit l'amie de Milena, quelque répit à la désolation et quelque réassurance de rectitude.

Pour un lecteur, ce peut être l'essentiel, peut-être l'unique justification de la littérature : que la folie du monde ne va pas nous submerger complètement, bien qu'elle envahisse nos caves (comme le relève le romancier brésilien Machado de Assis) « puis prenne doucement possession de la salle à manger, du salon, de toute la maison ». Le poète Joseph Brodsky, prisonnier en Sibérie, le trouva dans les vers de W.H. Auden. Pour Reinaldo Arenas, écroué dans les prisons de Castro, ce fut dans l'*Enéide* ; pour Oscar Wilde, dans la geôle de Reading, dans les paroles du Christ ; pour Haroldo Conti, torturé par les militaires argentins, dans les romans de Dickens. Lorsque le monde devient incompréhensible, nous cherchons un lieu où la compréhension (ou la foi en la compréhension) a été déposée dans des mots.

Le mardi 11 septembre, ayant entendu l'incroyable nouvelle, j'ouvris les *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand, écrit plusieurs décennies après la Révolution française, et tombai sur ces lignes : « La Révolution m'aurait entraîné, si elle n'eût débuté par des crimes : je vis la première tête portée au bout d'une pique, et je reculai. Jamais le meurtre ne sera à mes yeux un objet d'admiration et un argument de liberté ; je ne connais rien de plus servile, de plus méprisable, de plus lâche, de plus borné qu'un terroriste. » A travers les siècles, Chateaubriand me parle de mon temps et de mon monde.

Tout acte de terreur dément sa propre justification. On dit qu'avant d'ordonner chacune de ses nouvelles atrocités, Robespierre demandait, « Au nom de quoi ? ». Mais chaque être humain sait, intimement, qu'aucun acte de terreur ne peut être justifié. La cruauté constante du monde (et aussi, en dépit de tout, ses miracles quotidiens de beauté, de bonté et de compassion) nous saisissent car elles jaillissent sans justification, comme le miracle de la pluie (ainsi que Dieu l'explique à Job) qui tombe « où il n'y a aucun homme ». La qualité primordiale de l'univers semble être la gratuité absolue. Cherchant à pousser l'acte créateur aussi loin que possible hors des confins de l'esprit rationnel, pour le libérer des préjugés et conventions, André Breton suggérait scandaleusement, dans le *Second Manifeste du surréalisme* de 1930, que « l'acte surréaliste le plus simple consiste, revolver aux poings, à descendre dans la rue et à tirer au hasard, tant qu'on peut, dans la foule ». Il voulait parler de l'action qui n'existe que dans la sphère de l'imagination débridée. Il parlait de la littérature ; la réalité a rejoint ses écrits.

De tout cela, nous sommes conscients, comme nous sommes conscients des vieux truismes : que la violence engendre la violence, que tout pouvoir est abusif, que les fanatismes de toutes sortes sont ennemis de la raison, que la propagande est propagande, même lorsqu'elle prétend nous rassembler contre l'iniquité, que la guerre n'est jamais glorieuse, excepté aux yeux des vainqueurs qui croient que Dieu est au côté des grandes armées. C'est pour cela que nous lisons, et pour cela que, dans les moments de ténèbres, nous retournons aux livres : afin de trouver des mots pour ce que nous savons déjà.

A. M.

# A notre chère disparue

● ● ● **Gérard Joulé**, Lausanne

Culture : chacun voudra pour soi-même ce mot chargé de lauriers et cherchera à lui imposer le sens qu'il préfère. C'est pourquoi tant de discours sur la culture étirent leurs dialectiques sans parvenir à en épuiser le sens.

La culture, au sens ancien du terme, désignait l'effort de l'homme rationnel vers ce qu'il croyait être la perfection. C'est ainsi qu'il y eut une culture spartiate et bolchevique dont le but était le héros et le soldat, une culture catholique dont le but était le saint et même une culture protestante qui avait pour fin l'homme riche et vertueux et riche parce que vertueux. Que je n'omette pas Jean-Jacques avec sa culture républicaine, bucolique et citoyenne.

Culture, dans ce noble sens, signifiait élévation et conformité de l'homme entre son activité et la fin pour laquelle il a été créé. Cette culture a coïncidé sous l'Ancien Régime avec l'exercice d'un métier. Puis vinrent au XIX<sup>e</sup> siècle la technique et la bourgeoisie, l'un n'allant pas sans l'autre. La culture a alors longtemps servi à la bourgeoisie à accéder à l'aristocratie et à se séparer du peuple dont elle s'efforçait de sortir comme un papillon d'une chrysalide. C'est le moment où l'homme cultivé a remplacé à la fois le saint et le gentilhomme. Proust nous a très bien montré comment, par la culture, le bourgeois rejoint la vénérable distinction nobiliaire. Un La Rochefoucauld descendait au XIX<sup>e</sup> siècle de l'auteur des *Maximes*, mais son véritable héritier, dans la cons-

cience intellectuelle et morale du temps, son héritier par l'esprit, c'était Sainte-Beuve, le roturier, celui qui - sur le plan intellectuel - était son égal. La noblesse de l'esprit rattrape celle du sang et se substitue à elle comme la moralité à l'immoralité.

## Un titre

La culture était le titre de noblesse du bourgeois et celui du prolétaire quand il accédait à la culture - bourgeoise. La culture et la bourgeoisie ne forment qu'un. Le fils de bourgeois veut oublier que son père a travaillé et gagné de l'argent à la sueur de son front - réalités basses et toutes matérielles - pour lui permettre de cultiver les beaux-arts et les disciplines intellectuelles qui nécessitent énormément de loisirs. Encore une fois, il suffit de feuilleter Proust et de se représenter cet enfant entouré de vieilles personnes, de vieilles gravures et de vieux livres à qui sa mère et sa grand-mère répondent par des citations d'*Ester* et d'*Athalie* quand il leur demande son chocolat, pour comprendre toute l'énergie que devait déployer un prolétaire pour se sentir de plain-pied dans le sérail où le petit Proust avait grandi par la seule élection de la naissance.

Le paysan avait, lui, une tradition religieuse et féodale sur laquelle s'appuyer, mais l'ouvrier, le prolétaire, comment se serait-il formé cette délicate con-

science littéraire, historique et nationale ? Car c'est bien ainsi que s'est bâtie la République laïque et indivisible. Il ne le pouvait que s'il passait par les conservatoires que la bourgeoisie maintenait pour assurer ses privilèges. La culture était avant tout une sensibilité, une forme de mémoire, un ensemble de mots de passe, une franc-maçonnerie servant à indiquer qu'on était du même monde.

## Oraison funèbre

Aujourd'hui, cette culture, telle qu'on la définissait encore dans notre enfance féodale et bourgeoise, campagnarde et citadine, a disparu avec la bourgeoisie qui l'avait secrétée. Et le prolétariat est mort en même temps. Car pas de bourgeoisie sans prolétariat et pas de culture sans bourgeoisie. Maintenant nous sommes entrés dans un autre monde, un monde où l'homme a perdu le plus clair de son humanité. Quand on parle aujourd'hui de culture, on parle d'un mort qu'on a conduit au cimetière dans les années soixante du siècle dernier. Oh, je sais bien que le flacon, quoique brisé, n'a pas fini d'exhaler tous ses parfums et qu'il en flotte toujours encore un peu dans l'air des agences de voyage où l'on parle volontiers de voyages culturels pour gens du second et du troisième âge ! Mais nous sommes assez loin, convenons-en, de ce qu'un Gide, un Barrès, un France ou un Du Bos entendaient par ce mot de culture, qui d'ailleurs pour eux n'existait même pas, les mots ayant toujours une génération ou deux de retard sur les réalités qui les ont fait éclore et se déclinant ordinairement comme des oraisons funèbres qu'on vient prononcer sur la tombe des bien-aimés disparus.

J'avais commencé une première mouture de mon article en opposant culture et littérature, comme deux dames qui n'ont rien à se dire et qui se tournent ostensiblement le dos. J'avais même imaginé - où avais-je donc la tête - que dans le temple dédié à la Culture, la littérature pourrait avoir sa petite niche à elle, avec un autel où ses fidèles viendraient à l'aube ou tard le soir y faire leurs dévotions. Je n'excluais même pas les catacombes. Mais de fil en aiguille, je suis tellement sorti du sujet que Pierre Emonet m'a prié de revoir ma copie. Ce que je fis d'assez bonne grâce. Et partis dans la direction que vous m'avez vu prendre. Ayant donc écrit ces premiers feuillets, je m'aperçois que je n'ai rien fait d'autre que de prononcer une oraison funèbre devant un sépulcre vide et que mes deux sœurs ennemies, culture et littérature, n'en faisaient plus qu'une. La culture étant morte, que restait-il de la littérature et du combat dans lequel je voulais l'opposer à sa rivale, car enfin, c'est bien en dévot de la littérature que j'officie dans ces colonnes.

La culture, inoffensive et anodine comme un bijou de famille du temps de la société de classe (bourgeoisie - paysannerie - prolétariat) est désormais tombée entre les mains des hommes d'argent, des techniciens (universitaires) et des médias.

Adieu loisirs non-productifs. Adieu fils de famille, adieu familles tout court. Adieu langage humain. Livres sortis des poches aux terrasses de café. Le plaisir sera collectif ou ne sera pas. Idem pour le péché. Politique, culture et société s'entendent comme larrons en foire. Sous le triple despotisme de la technique, du spectacle des médias et du marché, la culture n'a plus qu'un but : noyer ce qui reste du poisson littéraire dans son bouillon. Tout devient politique, tout devient

culturel. Plus rien ne se distingue de plus rien ! Le privé du public, l'essentiel du festin. Plus rien n'est à sa place. La terre elle-même, que Dante avait solidement arrimée entre le ciel et l'enfer, oscille sur ses gonds. Démocratisation, démonétisation des passions.

## Une guerre immortelle

Cette guerre que se livrent culture et littérature, cette guerre essentielle est ancienne, elle est éternelle et donc immortelle. Jadis la culture se nommait philosophie ou science, mais il s'agissait toujours plus ou moins d'organiser la société autour d'un meurtre rituel et fondateur : celui de la littérature et celui de l'idiot de la famille, celui-là seul à qui parlent les dieux.

Platon, à l'aube de notre histoire occidentale, l'avait jetée hors des murs de sa société parfaite, sachant très bien qu'il ne pourrait jamais se débarrasser de cette fille perdue, de cette gueuse, de cette bohémienne, ayant lui-même succombé à ses charmes délétères et vénéneux et n'étant pas complètement guéri de cette infection. Mais Platon était bien décidé à ne pas mourir idiot et atteint de ce sida-là. Avec Aristote la coupure fut radicale. Désormais les universités étaient fondées, le savoir contrôlé ; la troupe des professeurs diplômés pouvait enfin prendre place en chaire. La Société était sauvée.

Mais ce discrédit, cet ostracisme et ce bannissement finalement firent les affaires de la Littérature. Car qu'elle soit libre, admise, enseignée, encouragée, favorisée, prônée, et c'est son cadavre que pour le coup on mène au Père Lachaise.

C'est ainsi que dans la guerre qui oppose le dieu des philosophes au dieu de Pascal et d'Abraham, la littérature est naturellement dans le camp d'Abraham et de Pascal. La culture a le droit pour elle, elle a même tous les droits, et la littérature a elle la grâce et l'arbitraire divin.

La littérature ne peut être que clandestine et féodale. Un enfant qui lit en cachette de ses parents et de ses maîtres le soir au lit n'a pas pour but de se cultiver ou de s'instruire, il veut simplement trembler et frissonner au récit d'une belle histoire. Qu'on enseigne la philosophie dans les écoles aux tout-petits et qu'on leur laisse la littérature et les terreurs le soir au dortoir ! L'enfant se soucie comme de sa première chemise de nuit, du Bien, de l'avenir à bâtir et de la Société. Il est le contraire d'un révolutionnaire et d'un progressiste. C'est pourquoi il s'incline docilement devant une autorité qui le nie, il est souverainement ce qu'il est, car il n'est rien et ne règne sur rien.

G. J.

# Le cinéma

## Instrument ou reflet de la culture contemporaine ?

●●● **Guy-Th. Bedouelle o.p.**, *Fribourg*

Quand on prononce le mot « cinéma », nous désignons essentiellement ces films de fiction, qu'on peut voir dans des salles publiques, même s'ils sont ensuite disponibles en vidéos et DVD ou passent à la télévision. On sait à peine que nous échappent ainsi la très grande majorité de la production mondiale, d'Amérique latine, d'Inde ou du reste de l'Asie, de même que de nombreux films réalisés près de nous, en Italie ou en Allemagne par exemple, dont on juge, à tort ou à raison, qu'ils n'intéresseront pas le public francophone, alors que bien des productions américaines de niveau assez faible bénéficient de circuits de distribution. C'est l'intérêt d'un Festival de Fribourg, par exemple, de donner à des films extra-européens une chance de se faire connaître, même si la plupart ne seront pas distribués.

En s'interrogeant sur le rapport du cinéma et de la culture, il faut bien être conscient de ce choix restreint. Il n'empêche que, sur un échantillon de films récents, des thèmes se recoupent, des convergences se lisent, des directions s'affirment. La compréhension du cinéma passe par l'analyse du monde et de ses tendances culturelles.

La mondialisation est aussi culturelle et les films américains contribuent puissamment, non pas tant à répandre un mode de vie, qu'à en faire un modèle, voire un rêve. C'est pourquoi, en con-

traste, *Lost in translation* de Sofia Coppola est un film subtil, se tournant vers ce qui est perdu dans la traduction des langues, dans le dépaysement né du décalage entre le corps arrivé si vite et l'esprit qui ne peut suivre. Deux Américains, un vieil acteur cabotin et une jeune femme délaissée par son mari, font dans l'indéchiffrable Japon une expérience d'étrangeté, qui les amène à partager un fonds commun, sans rapport avec les valeurs culturelles ou politiques : le sentiment universel d'une amitié désintéressée.

A l'autre bout du monde, chez nous, avec un humour décapant qui d'ailleurs sert son regard sociologique, Thomas Thümena, avec *Ma famille africaine*, essaie de disséquer les rapports tumultueux que lui, Suisse allemand, entretient avec sa femme africaine et la famille de celle-ci. Beaucoup de couples interracialisés devraient s'y reconnaître.

### Tendances

Parmi les termes actuels traités par le cinéma, il y a les ambiguïtés sexuelles. Au-delà de la revanche agressive de la minorité homosexuelle, certes réprouvée, voire persécutée et contrainte au silence durant des siècles, les films se font l'écho de la confusion sexuelle qui règne en Occident. Les travestis et les

transsexuels ont pris une place inédite dans le cinéma.

*La mauvaise éducation* de Pedro Almodovar, qui, avec son personnage de prêtre pédophile, semble tirer un parti douteux d'événements récemment mis à jour, donne le rôle principal à un travesti. C'est ce que fait Sébastien Lifschitz dans *Wild Side*, avec Stéphanie, une transsexuelle qui vit avec deux homosexuels, mais la qualité du regard est si profonde que celui du spectateur devient autre également. *Mon voyage d'hiver* de Vincent Dieutre, hymne à la culture germanique à l'occasion d'un périple en voiture d'un homosexuel cultivé, malgré sa qualité, reste trop esthétisant et narcissique pour vraiment émouvoir.

Il y a aussi les désastres économiques et les impasses politiques. Décrire les difficultés de la vie sociale, sans lasser le spectateur lui-même embourbé dans ses problèmes quotidiens, est un genre difficile. C'est pourtant un exorcisme que le cinéma d'Amérique latine s'administre à lui-même.

L'Argentine en est un exemple. Au moment où il traverse une crise économique si difficile, ce pays renouvelle son cinéma. Citons ce qu'on a vu à Fribourg : *La Mecha*, de Raul Perrone, où Don Galvan (83 ans), à la recherche d'une mèche à mazout dont le modèle n'existe plus, rencontre aide et solidarité sans laquelle la vie en Argentine ne serait plus possible. Quatre jeunes réalisateurs ont monté *Mala Epoca*, au titre éloquent, avec chacun une histoire où cynisme et émotion se côtoient. Dans *Le fils d'Elias* de Daniel Burman, une famille de commerçants juifs de Buenos Aires laisse la vie faire l'éducation de son plus jeune fils. De Cuba est venu *Suite Habana*, de Fernando Perez, admirable poème cinématographique de la réalité, montrant la journée d'une dizaine de personnes par instantanés entrecroisés. *Dias de*

*Santiago*, de Josué Mendez (Pérou), a rafilé tous les prix à Fribourg, mais ce film accumule les surenchères de désespoir sans leur donner un vrai cadre esthétique.

Le Festival de Cannes a décerné son grand prix à Michael Moore pour son documentaire contre George W. Bush, qu'il nous reste à voir, mais qui a bien l'air de faire du cinéma un instrument de propagande politique. On dira que c'est ce qu'a réussi également Chaplin avec *Le Dictateur*. L'avenir jugera.

## Retour aux sources

Au moment où l'Europe se cherche une identité, les nations se retournent vers leur passé douloureux. Le grand succès qu'a connu *Good bye Lenin* de Wolfgang Becker, ironisant sur la nostalgie d'une certaine génération de l'Est pour le communisme et la persistance du mensonge et de l'irréalité, montre qu'il reste des comptes à régler avec ce passé. Sur le mode sentimental, *Nos meilleures années*, de M. Tullio Giordana, évoque, sous forme de saga familiale, les soubresauts de la politique et de la société italiennes entre 1960 et 2002. Beaucoup plus dure, inquiétante même, discutable parfois, la reconstitution de l'enlèvement, puis de l'assassinat d'Aldo Moro en 1978, dans *Buon giorno notte* de Marco Bellocchio, tente une sorte de purification de la mémoire, qui est bien un des thèmes récurrents de la culture contemporaine.

D'une certaine manière, ce phénomène rejoint une volonté de retour aux sources. On peut s'interroger sur l'importance qu'a revêtue le « phénomène Gibson ». Sa vision de *La Passion du Christ* a, d'une manière surprenante, polarisé les partis pris religieux ou idéologiques. Elle a paradoxalement

réussi à atteindre en chacun « sa » vision du christianisme, fut-elle oubliée ou même rejetée. Plus encore qu'aux sources communes d'une tradition catholique de type doloriste ou simplement baroque, Gibson a réussi à éveiller un écho, négatif ou positif.

Le beau film *Printemps, été, automne, hiver...* du Coréen Kim Ki-Duk est une initiation aux grands thèmes du bouddhisme, dans une unité de lieu, un lac sur lequel semble flotter un temple, et où s'inscrivent l'éternel retour, la compassion pour les êtres et les animaux, la valeur de l'ascèse. Un tel film donne accès aux sources religieuses et philosophiques d'une part immense de l'humanité.

## L'objet insolite

Pourtant, de la production récente, je retiendrai deux films qui ne se donnent nullement la mission de transmettre, de se faire l'écho, le reflet ou l'instrument de notre culture, mais que la sensibilité

de leur créateur façonne comme un objet énigmatique et par là comme véritable œuvre d'art.

*Coffee and Cigarettes* de Jim Jarmusch est une série de sketches à deux personnages autour d'un café, avec des acteurs connus dont certains jouent leur propre rôle. La plupart des scènes sont drôles et amères, mettant à nu en quelques minutes les passions humaines, comme la jalousie, l'envie ou tout simplement le sens de l'humour, l'ironie, le pur délassément, comme on le fait à la pause café. Ce n'est rien mais c'est la vie...

A l'inverse, c'est à partir d'une structure totalement classique que surgit l'insolite de *Triple agent*, tourné à 83 ans par Eric Rohmer. Il y a un cadre, Paris entre 1936 et 1943, filmé en intérieurs ; il y a une intrigue : un couple de réfugiés russes dont le mari travaille dans les services secrets, agent double ou sans doute triple entre les Allemands, les Soviétiques, et les Russes blancs. Mais c'est mieux et surtout autre chose qu'un récit : une méditation sur la vérité et le secret, sur la parole et le silence, sur le mystère de l'histoire, sur le mensonge par amour, sur la liberté de l'art.

Bref, c'est du vrai cinéma, celui qui, ni instrument ni reflet, deviendra lui-même témoin de nos interrogations et de nos doutes, c'est-à-dire de notre culture.

**G.-Th. B.**

« *Printemps, été, automne, hiver...* »



## Charles Péguy

J'ai lu avec intérêt l'article de Pascal Décaillet sur Péguy (in « choisir » n° 532, avril 2004, pp. 44-45) et je voudrais lui apporter un éclairage différent. Péguy ennue beaucoup de monde par sa réputation d'amateur de Corneille et de professeur d'énergie nationale. Son goût de la grandeur ne suffit plus pour le rendre populaire dans un pays qui en a perdu le sens et qui est d'ailleurs fort content d'être ravalé à une puissance moyenne. Où est le temps où Athènes, ville de cinq mille citoyens, brillait pourtant par sa grandeur ? Ne peut-on plus être grand dans le monde moderne que si l'on est aussi puissant et volumineux ?

Certes Péguy n'appartient ni à la droite maurrassienne ni à la gauche jaurésienne à laquelle il a violemment tourné le dos. Et encore moins à la Sorbonne sur le dos de laquelle il a tant roulé des volées de bois vert. Il appartiendrait tout simplement à la France une et indivisible si la France existait encore, je veux dire à la France ancienne, la France chrétienne, à la fois monarchiste et républicaine, mais surtout à la France anti-moderne. Car pour Péguy, l'homme chrétien ne s'oppose pas à l'homme païen ; c'est l'homme ancien, à la fois païen et chrétien, ou l'un après l'autre, qui s'oppose tout court à l'homme moderne. Et de cet homme-là, nous voyons peu à peu s'effacer tous les traits.

En réalité, le véritable et seul disciple et continuateur de Péguy fut Bernanos. Cette bouche d'où sortaient autant de tendresse que d'imprécation, de lait que de vin et d'absinthe. On connaît les pages de « Clio » et d'« Eve » qui exposent la continuité de l'histoire à travers la Révélation, et comment l'antiquité grecque annonçait le Sauveur. De même, il nous démontre éloquemment comment les monarques français étaient révolutionnaires avant la lettre (analyse qui sera reprise notamment par Bainville et Gaxotte). Il considère que Louis XI, Richelieu et Louis XIV préparaient le grand mouvement de 89, et dans cette perspective il voit en Robespierre leur héritier légitime. Le pouvoir est au fort.

Robespierre le ramasse des mains trop faibles de Louis XVI. Mais en même temps, derrière ce pragmatisme tout maurrassien, il voit dans cet immense déplacement de l'histoire, le triomphe final du monde moderne et la victoire de l'esprit bourgeois, commerçant, réaliste, protestant, sur l'esprit de fidélité et donc sur le christianisme lui-même.

Je vois Péguy sous les traits d'un écolier penché sur sa copie avant le début de la classe, dans le petit matin clair, parce qu'il s'est levé plus tôt que les autres. Et qui attend néanmoins avec une certaine impatience la récréation de dix heures pour continuer de se bagarrer avec ses copains. Heureux le temps où on allait de Jaurès au Christ, de Hugo à Richelieu et de Michelet à Pascal. Parce que la maison France tenait bon, et qu'un bon poète éclairait et réchauffait la salle de classe. Parce que tous les enfants de France avaient appris l'histoire dans le même livre et la religion dans le même catéchisme.

Gérard Joulié, Lausanne

### A nos abonné(e)s

Dons, abonnements, vous êtes nombreux à nous manifester votre fidélité, et nous vous en remercions très chaleureusement.

Vous pouvez aussi nous soutenir en faisant connaître votre revue, en incitant vos connaissances à s'y abonner ou en leur offrant

### un abonnement à choisir

#### Renseignements :

Geneviève Rosset, administration de choisir, 18, r. Jacques-Dalphin, 1227 Carouge ☎ 022/827 46 76

# Vers la modernité

## Ozanam

**Gérard Cholvy,**  
Frédéric Ozanam  
(1813-1853).  
*L'engagement d'un intel-  
lectuel catholique au  
XIX<sup>e</sup> siècle*, Arthème  
Fayard, Paris 2003, 784 p.

Professeur émérite à l'Université Paul-Valéry (Montpellier), auteur d'ouvrages consacrés à l'histoire régionale et religieuse de la France contemporaine, Gérard Cholvy offre ici une magistrale biographie d'un intellectuel catholique du XIX<sup>e</sup> siècle.

André Comte-Sponville caractérise ainsi l'intellectuel : « Celui qui vit de sa pensée ou pour sa pensée. Il n'a guère le choix qu'entre une petitesse (penser pour vivre) et une illusion (vivre pour penser). Il n'y a pas de sot métier mais pas non plus de vanité intelligente. » Ozanam ne vécut ni dans cette illusion ni dans cette petitesse.

Né en 1813, décédé en 1853 et béatifié en 1997, ce jeune bourgeois, fils de médecin lyonnais, professeur en Sorbonne d'histoire et de littérature étrangère, fut père de famille, père des Conférences de Saint-Vincent de Paul, père des Conférences de Notre-Dame de Paris en ce qu'il incita le cardinal de Quélen à faire appel au P. Lacordaire (1835), père avec ce dernier du journal chrétien et républicain *l'Ere Nouvelle* (1848), qu'on caractériserait de « démocrate chrétien » en un temps où ce titre qualifiait des prophètes. Ce seul itinéraire suffit à exorciser la prétendue médiocrité de la pensée catholique au XIX<sup>e</sup> siècle.

Le livre de Gérard Cholvy situe Ozanam dans la perspective de la modernité. Entre l'ère des révolutions et celle des insurrections, il fraie une voie entre libéralisme économique sauvage et socialisme en pleine efflorescence. Son appel, *Passons aux barbares* (1844), invite à

prendre en compte l'urgence de la question sociale à l'aurore de l'ère industrielle. L'intellectuel qui, parallèlement à ses cours sur Dante ou sur la littérature germanique, visite des familles pauvres donne tort à l'assertion de Casimir Périer au lendemain des Trois Glorieuses (juillet 1830) assurant à un prêtre que le moment était là où il n'aurait plus pour lui qu'un petit nombre de vieillards !

Le livre de Gérard Cholvy a bénéficié de la remarquable édition critique des lettres d'Ozanam (5 volumes) : son expérience d'historien lui a permis de recourir à de nouvelles sources qui font que cet ouvrage demeurera une somme sur l'engagement de l'intellectuel Ozanam et, partant, sur un volet intéressant du catholicisme de son siècle.

Du bienheureux Ozanam mort à 40 ans, le Père Lacordaire a laissé une notice biographique dont nous retenons ce propos : « Cher monsieur Ozanam ! Aucun de nous ne laissera le vide que vous nous avez laissé, aucun n'emportera du cœur des hommes ce que vous avez emporté du nôtre. [...] Le pauvre vous vit à son chevet, la tribune littéraire debout devant une génération, et la presse, cet autre instrument du bien et du mal, eut en votre personne un honnête et religieux artisan. Vous n'avez laissé de blessure à aucun, si ce n'est cette blessure qui guérit de la mort, parce que c'est la charité qui la fait. »

**Bernard Bonvin o.p.**

# La Pentecôte des mots

Il se disait « moine-poète », et peut-être bien qu'il s'agit là de la définition la plus approchante pour essayer de saisir la personnalité de ce jeune journaliste, pigiste indépendant, lecteur d'Hölderlin, de Novalis et de Swedenborg, hélas trop tôt tombé dans l'abîme mortel de la dépression.

Nicolas Dieterlé (1963-2000) a passé une grande partie de son enfance en Afrique, au Ghana, puis au Cameroun, dans un hôpital de brousse appartenant à l'Eglise protestante, là où son père était chirurgien. A l'âge de dix ans, alors qu'il entre dans la pré-adolescence, il est marqué par le retour définitif en Europe comme par une blessure secrète de laquelle il ne guérira jamais totalement.

Passionné de lecture, de dessin et de musique classique, mais aussi d'archéologie, il accomplit ses études secondaires à Grenoble et visite l'Islande durant l'été 1981. Il obtient en 1986 un diplôme à l'Institut des sciences politiques de Paris, avec l'objectif de devenir journaliste, mais aussi celui de travailler comme critique littéraire ou artistique, parce qu'il dessine et peint beaucoup. C'est ainsi qu'il exposera en 1991 certaines de ses œuvres au Foyer des étudiants de la rue de Vaugirard. Nommé rédacteur en chef adjoint de *Valeurs vertes* en 1994-1995, il collabore ensuite à *Témoignage chrétien* ainsi qu'à d'autres

parutions religieuses françaises, telle la revue *Actualité des Religions*.

C'est en mars 2000 qu'il s'installe avec sa compagne dans le sud-est de la France, afin de préparer une biographie de Novalis en prévision du bicentenaire de sa mort, à la manière de C.F. Ramuz qui voulait consacrer une thèse à Maurice de Guérin.

Ces sept mois vécus à Villars-sur-Var (Alpes-Maritimes), sur ce haut plateau du Savel, sont les plus intenses et lumineux de sa brève existence, comme si les grandes ombres menaçantes, si fréquemment relevées dans son précédent Journal,<sup>1</sup> étaient ici tenues en échec par un paysage grandiose et vrai au sein duquel il se sent en parfaite communion : « Ce lieu en moi qui est toute solitude a pour couronne les cimes dansantes des montagnes varoises liées par une chaîne de joie. »

Dans une intéressante postface, Régis Altmayer explique comment cet espace de Villars-sur-Var va se transformer, chez Nicolas Dieterlé, en une sorte de « clôture » spirituelle propice à l'épanouissement de sa vie intérieure, lui faisant « traverser en dansant l'épaisseur inquiète des choses ». En effet, sa véritable patrie, c'est, comme pour Novalis, Roud, Crisinel et combien d'autres poètes, cet « Ailleurs », cet immesurable « Dehors ». Tenter de restituer cela par l'écriture, dans un processus semblable à une incessante et douloureuse naissance, voilà le risque pris par ce jeune moine-poète. Son ultime traversée est bouleversante.

**André Durusset**

**Dieterlé Nicolas,**  
*L'Aile pourpre*, Arfuyen,  
Orbey, 2004, 94 p.

« J'ai parfois l'impression d'être un vase trop frêle pour la plénitude qui cherche à m'habiter. Cette plénitude est aussi liberté. Elle s'épanche en mille langues de feu. Elle est telle un oiseau rouge, ardent, un oiseau tissé de flammes dorées. » (p. 33)

1 • Dieterlé Nicolas, *La Pierre et l'Oiseau. Journal spirituel*. Labor et Fides, Genève 2003, 200 p. (cf. *choisir* n° 526, octobre 2003, p. 38).

## ■ Religions

**Peter J. Tomson**  
**Jésus et les auteurs du Nouveau**  
**Testament dans leur relation au judaïsme**  
 Cerf, Paris 2003, 486 p.

Deux intuitions maîtresses animent cet ouvrage du professeur Peter Tomson de la Faculté de théologie protestante de Bruxelles : le N.T. porte les marques d'antijudaïsme ou de haine des juifs, et en même temps il ne peut être compris qu'à partir du judaïsme de son époque. Tomson, au fil d'une longue enquête, montre l'origine de cette haine envers les juifs et contribue à la revalorisation des racines juives de la tradition chrétienne. Ainsi, l'origine juive du christianisme est mise en lumière et l'origine de l'antijudaïsme chrétien replacé dans son contexte. La phase initiale de la tradition évangélique fait partie de l'histoire juive ; par conséquent, la distinction courante entre textes juifs et chrétiens ne vaut pas pour le I<sup>er</sup> siècle.

Cette synthèse, parfois un peu laborieuse, voudrait contribuer à une meilleure connaissance mutuelle entre juifs et chrétiens, car dans ce domaine les changements de perspective ne sont pas acquis, même si bon nombre d'études récentes vont dans le même sens. Je pense qu'il faudrait ajouter que l'antijudaïsme chrétien ne signifie pas nécessairement ignorance du judaïsme ; des œuvres plus tardives comme celles d'Aphraate, le sage persan, montrent qu'en Orient, c'est-à-dire à l'Est d'Antioche, le christianisme est profondément imprégné par la pensée juive et ses modes de penser, et en même temps en opposition forte avec les juifs ou en butte à leur hostilité.

Joseph Hug

**Sous la direction d'Albert de Pury**  
**et de Jean Daniel Macchi**

**Juifs, chrétiens, musulmans**  
*Que pensent les uns des autres ?*  
 Labor et Fides, Genève 2004, 130 p.

« Le dialogue interreligieux devrait être la rencontre de "témoins" qui cherchent à vivre leur foi, à partager leurs convictions et à s'engager pour un monde plus humain, plus juste... plus près de ce que Dieu attend de l'humanité », écrit Tarik Ramadan. C'est le but ultime du dialogue, qui est aujourd'hui

fondamental car il participe à la construction d'une « culture spirituelle globale », comme la nomme Paolo Dall'Oglio, de Deir Mar Moussa, dont le texte sur le syncrétisme, l'inculturation et la double appartenance a été rajouté aux conférences ici rassemblées, données pour un cycle mis sur pied par la Faculté de théologie protestante de l'Université de Genève au début 2001. Le but était « de mettre le doigt sur les difficultés non dites qui empêchent le dialogue de se nouer ou qui le confinent au registre incantatoire des bonnes volontés ». Ce livre à plusieurs voix (deux juives, deux musulmanes, une protestante, une orthodoxe et une catholique) analyse comment chaque auteur perçoit, à partir de l'état de sa propre tradition, les deux autres monothéismes. Regards croisés pour un enjeu vital ! Car la non-compréhension de l'autre sur certains thèmes peut ouvrir chez soi un chemin de clarification et peut-être une nouvelle approche de sa propre tradition. Ce n'est peut-être pas le but immédiat de ce livre, mais écouter l'autre sans se transformer soi-même et se laisser la possibilité d'évoluer ne me semble que paroles vaines.

Marie-Thérèse Bouchardy

**Philippe Borgeaud**  
**Aux origines de l'histoire des religions**  
 Seuil, Paris 2004, 312 p.

Professeur d'histoire des religions à l'Université de Genève, Philippe Borgeaud publie un passionnant ouvrage. Grâce à une recherche de premier ordre aux sources mêmes de l'Antiquité, il nous présente des textes fondamentaux sur la religion telle qu'elle a été perçue entre Rome, Athènes, Jérusalem et l'Égypte. Il est frappant de constater combien la religion hébraïque, avec son monothéisme et ses sacrifices d'animaux, a pu choquer et susciter l'incompréhension ; étonnant de découvrir que l'on pouvait s'interroger sur Moïse l'Égyptien et ses liens avec Orphée. Que de spéculations fascinantes !

Mais le propos du professeur genevois n'est pas de nous présenter un florilège de textes antiques sur le thème de la religion pour le simple plaisir de nous les faire découvrir. Il les met en parallèle avec les interrogations, tout à fait identiques, suscitées par la découverte des religions amérindiennes.

nes au XVI<sup>e</sup> siècle. Il nous montre ainsi les multiples aspects de la notion de religion au cours de l'histoire et dégage les principaux axes de réflexion qui ont conduit à l'émergence de l'histoire des religions comme discipline laïque et scientifique, telle que nous la connaissons aujourd'hui. Relevons aussi la richesse des notes et des références de ce livre éminemment recommandable.

Jean-Bernard Houriet

## ■ Spiritualité

**André Louf**

### ***A l'école de la contemplation***

Lethielleux, Paris 2004, 238 p.

Voici un recueil d'articles de la meilleure veine, d'un moine qui a contribué, depuis Vatican II, à la redécouverte des éléments essentiels de la vie chrétienne. Adressées à des assemblées monastiques, ses causeries intéresseront tout chercheur de Dieu. Partant de son expérience, l'auteur aborde différents thèmes - vie commune, obéissance, désert, pèlerinage, œcuménisme, liturgie, etc. - dans un style simple. Avec acuité, grâce à cette intelligence spirituelle forgée par une vie de contemplation, il discerne les mouvements de l'Esprit, invitant le lecteur à en vivre.

*Pour voir, il importe d'aimer*, titre le dernier chapitre. Il résume le ton du livre. En effet, par la qualité du propos, le lecteur est introduit au cœur de chaque thème abordé.

Luc Ruedin

## ■ Littérature

**Amin Maalouf**

### ***Origines***

Grasset, Paris 2004, 492 p.

Faire mémoire, retrouvez ses origines dans un lent travail de reconstitution... voilà où nous entraîne Amin Maalouf, écrivain libanais vivant depuis de nombreuses années en France. « Je ne me résigne pas à ce que ces personnages, dont les trajectoires ont partiellement déterminé la mienne, demeurent pour moi de simples inconnus... La poursuite des origines apparaît comme une reconquête sur la mort et l'oubli, une reconquête qui devrait être patiente, dévouée,

acharnée, fidèle. » Des qualités que l'auteur a mises en œuvre dans ce livre.

Lui qui « vénère l'écrit » a eu le bonheur de « démêler l'écheveau des documents » conservés par sa famille : photos, écrits en vers et en prose, lettres, cahiers datés, toutes ces traces qui invitent au défrichage des témoignages, pour ne pas les laisser « mourir d'oubli. Je suis le fils de chacun de mes ancêtres et mon destin est d'être également, en retour, leur géniteur tardif. » Pour leur rendre la vie, il étudie, confronte les documents, les interprète, doute des on-dit familiaux, va vérifier sur place, jusqu'à La Havane ! Car comme beaucoup de Libanais, une partie de sa famille a émigré aux quatre coins du monde.

Autour de la forte personnalité de son grand-père, pilier de la famille, resté au pays et qui « lui a ouvert les chemins du savoir », Amin Maalouf explore l'histoire de ce peuple fier et libre malgré les occupations successives de l'Empire ottoman, puis des Français.

Il a l'art de donner la vie à ces documents dormant, d'analyser la psychologie de ceux qu'il ne connaît que par des photographies, de refaire l'unité de la « tribu qui nomadise depuis toujours dans un désert aux dimensions du monde ». Un livre qui enchante par son écriture et l'immense espoir que donnent l'instruction et les connaissances pour trouver la liberté et la vie.

Espérons qu'Amin Maalouf nous livrera encore les résultats de ses « fouilles » familiales, car s'il s'est arrêté volontairement au milieu des années 1930, il avoue qu'il y a de quoi « entreprendre du côté du Caire, de New York, de Beyrouth ou de Constantinople ».

Marie-Thérèse Bouchardy

**Michel Bühler**

### ***Lettre à Menétrey***

*Récit*

Bernard Campiche, Orbe 2003, 234 p.

...Ou *Lettre à Bühler*... car Michel, j'ai envie de t'écrire un peu sur le même ton que toi ! Tu as éprouvé le besoin d'écrire cette longue lettre à Jean-Claude Menétrey, un de tes meilleurs amis, pour garder mémoire de tant de choses que vous avez vécues ensemble, du Hoggar à St-Sulpice, en passant par Médières, Lausanne ou le Val d'Aoste. Menétrey, qui a eu la sale idée de s'en aller de l'autre côté des cols.

De revivre ces beaux moments t'a permis de redire toutes les questions, toutes les espérances qui t'habitent et qui habitent beaucoup d'entre nous. C'est un véritable journal, une espèce de livre de raison que tu nous donnes-là (d'ailleurs tu fais toi-même référence à ce type d'exercice en évoquant le « régent Margot » de Ste-Croix-L'Auberson !). Je te sais très pudique, mais je veux dire quelques émotions à te lire. Tu oses exprimer ton insatisfaction à te résigner à l'athéisme, sans grand enthousiasme, comme tu dis. Si les preuves de l'existence de Dieu manquent, celles de sa non-existence aussi, et c'est une grande honnêteté de ta part que de l'admettre. Je soulignerai aussi, si tu le permets, ta soif de justice, ton désir de participer à la construction de l'humanité. Et puis j'aime ta parole d'amitié et d'amour. Autant le dire, ton nouveau récit m'a fait beaucoup de bien, parce qu'il a renforcé ce pour quoi je tente aussi de me battre. Michel, il faut que je te dise aussi que ton écriture est belle, très belle, ce qui ne gâte rien !

Voilà. J'espère que ta *Lettre à Menétrey* sera beaucoup lue et méditée. C'est une nécessité.

Jean-Daniel Robert

**Leila Aboulela**

***Le musée***

Zoé, Carouge 2004, 48 p.

**Ivan Vladislavic**

***Le banc « réservé aux blancs »***

Zoé, Carouge 2004, 48 p.

Ces deux courts récits inaugurent de bien agréable façon la nouvelle collection des éditions Zoé, *Ecrits d'Ailleurs*. Dès les premières lignes, nous voilà immergés dans un autre univers culturel, et c'est passionnant de découvrir ces plumes étrangères. Points communs aux deux nouvelles : les blessures encore vivaces de la colonisation de l'Afrique par les Européens et la difficulté de faire mémoire de cette histoire, avec objectivité, au sein de musées. Si Leila Aboulela, Soudanaise émigrée en Ecosse, conjugue son *musée* avec la douleur que peuvent induire les tentatives de rapprochement de deux mondes très éloignés, Ivan Vladislavic, écrivain sud-africain, opte pour l'humour et la dérision.

Lucienne Bittar

## ■ Cinéma

**Pierre Prigent**

***Ils ont filmé l'invisible***

*La transcendance au cinéma*

Cerf, Paris 2003, 242 p.

Vingt-quatre films sont analysés de manière personnelle, en « théologien », par un bibliiste qui a publié en 1997 un *Jésus au cinéma*.

Le choix de ces œuvres n'est nullement systématique et la meilleure preuve en est le classement par ordre alphabétique des réalisateurs qui va de Gabriel Axel, avec *Le festin de Babette* (1988), à Wim Wenders et *Les Ailes du désir* (1987). Le plus ancien, *La Passion de Jeanne d'Arc*, de Dreyer, date de 1928 et appartient à l'ère du cinéma muet, et le plus récent, *A tombeau ouvert* de Martin Scorsese, de 1999. Ce sont, pour la plupart, des classiques éprouvés.

Une fois acceptées les limites du propos, clairement exposées dans la courte introduction, les analyses donnent, dans un style simple et sans apprêt, une lecture spiritualiste de films dont, généralement, les réalisateurs n'avaient pas caché leur ambition. Ce sera un guide utile à ceux qui militent pour la nécessaire réflexion sur un cinéma qui va au-delà du divertissement.

Guy-Th. Bedouelle

**Sous la direction de Michaël Devaux**

***Tolkien, les racines du légendaire***

Ad Solem, Genève 2003, 416 p.

Après le succès au cinéma du troisième volet du *Seigneur des Anneaux*, les amis de Tolkien, les fans comme on pourrait les appeler, publient la *Feuille de la Compagnie n° 2, les racines du légendaire*. Ceci pour mettre en garde le public contre toute tentative de récupération de l'œuvre par des mouvements New Age ou autres.

Tolkien, précise-t-on, a voulu créer pour l'Angleterre une mythologie en puisant dans la culture scandinave qu'il enseignait à Oxford ainsi que dans sa foi catholique. Pour Tolkien, une mythologie est un chemin pour passer du monde naturel au monde surnaturel, de la raison à la foi.

Des analyses très fouillées sont ainsi offertes par des experts : psychologue, auteur, agrégés de philosophie, professeur de litté-

rature comparée, historien, ingénieur en informatique ou cinéophile. Leurs études parlent de la vérité du mythe, des anges de l'ombre, des Celtes, de certains écrits sur Tolkien, du cinéaste Peter Jackson et, *last but not least*, d'une lettre inédite en français de Tolkien lui-même où il résume pour son éditeur toute l'œuvre du *Seigneur des Anneaux*. Rien que pour cette lettre, ce livre vaut la peine d'être lu... du moins parcouru.

Marie-Luce Dayer

## Voyages

**Dominique Lelièvre**

### ***Voyageurs chinois à la découverte du monde***

*De l'Antiquité au XIX<sup>e</sup> siècle*

Olizane, Genève 2004, 472 p.

Il fallait une constitution solide, un désir ardent et une curiosité insatiable pour oser s'aventurer depuis la Chine jusqu'en Occident dans l'Antiquité. C'est ainsi que Zhang Qian est « célébré comme le premier grand voyageur chinois hors des limes de l'Empire et comme un des explorateurs les "plus loin" de l'Antiquité. En Chine, son épopée est l'égal de celle de Marco Polo. On lui doit d'avoir ouvert la route officielle de la soie. » Avec l'accord ou non de l'Empereur, ces voyageurs partaient pour l'Occident, atteignant Paris, Bordeaux, Rome Londres, ou pour l'Asie du Sud-Est, vers Java et Bornéo. Pour des tractations diplomatiques, des échanges commerciaux, ils n'étaient pas à l'abri d'épisodes guerriers, d'attaques de brigands ou de conditions naturelles dangereuses.

Parallèlement, des centaines de religieux effectuèrent des pèlerinages dans les lieux saints de l'Inde, à la recherche des textes sacrés du bouddhisme. « Le monde prenait une autre dimension. » Le premier jésuite chrétien fit ses études à Rome au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle.

De nombreux « voyageurs » sont aussi partis à titre de domestiques avec des Européens qui revenaient d'un séjour plus ou moins long en Chine, comme l'a fait Jean Hou, au XVIII<sup>e</sup> siècle, ramené par le jésuite Jean-François Foucquet et qui fut interné en France avant d'être rapatrié en Chine.

Cet ouvrage se fonde sur des études savantes déjà existantes mais dispersées et difficiles d'accès. Les péripéties de ces voyages nous entraînent dans des aventures étonnantes et nous font découvrir un regard différent sur notre monde.

Marie-Thérèse Bouchardy

**Jeannine Siat**

### ***Promenades romaines, t. 1-4***

Lethielleux, Paris 2003, 172 p. / 80 p. / 104 p. / 124 p.

Quatre opuscules d'une collection qui en comptera huit pour découvrir Rome selon la chronologie de son architecture. A utiliser *in situ*, ces livrets maniables et agréablement calligraphiés se situent entre le guide touristique et l'ouvrage scientifique et sont destinés aux baladeurs amateurs d'un « plus » dans leurs girations romaines. L'expression y est concise, les renseignements touffus sans lourdeur, même si cette légèreté stylistique peut rimer avec une superficialité des informations ou une présentation *grosso modo* souffrant parfois d'inexactitude - surtout dans le premier volume présentant l'histoire de la papauté.

On pourrait regretter la maigreur des illustrations tirées d'ouvrages de la Renaissance et le manque du tracé des promenades sur les quelques cartes accompagnant le texte.

En bref, un bon *vademecum* pour Rome-trotters !

Thierry Schelling

**Babut Jean-Marc**, *Pour lire Marc. Mots et thèmes*. Cerf, Paris 2004, 266 p.

**Bastaire Jean**, *La Pâque à deux. Récit*. Parole et Silence, Paris 2003, 146 p.

**Bastaire Hélène et Jean**, *Pour une écologie chrétienne*. Cerf, Paris 2004, 94 p.

**Benz Arnold**, *L'avenir de l'univers. Hasard, chaos ou Dieu ?* Labor et Fides, Genève 2004, 206 p.

**Bernet Anne**, *Saint Grégoire le Grand*. Clovis, Etampes 2004, 496 p.

**Bianchi Enzo**, *Le monde sauvé. Commentaire de l'Apocalypse de Jean*. Lethielleux, Paris 2004, 322 p.

**Boismarmin Christine de**, *Madeleine Delbrêl. 1904-1964. Rues des villes chemins de Dieu. Récit*. Nouvelle Cité, Paris 2004, 284 p.

**Bovon François**, *Les derniers jours de Jésus. Textes et événements*. Labor et Fides, Genève 2004, 112 p.

**Bueckens Arthur**, *Bivouacs... autour d'un Dieu solidaire des humains*. Lumen Vitae, Paris 2004, 212 p.

**Cantalamesa Raniero**, *Aimer autrement. Béatitudes*, Nouan le Fuzelier 2004, 252 p.

**Cendrars Blaise**, *J'ai signé*. Zoé, Carouge 2004, 58 p.

**Charguéraud Marc-André**, *Le banquier américain de Hitler*. Labor et Fides, Genève 2004, 118 p.

\*\*\***Col.**, *Aux côtés des autres. Cinq mots pour le dire*. Labor et Fides, Genève 2004, 112 p. [39302]

\*\*\***Col.**, *Ecriture 62*. Revue littéraire, Lausanne 2003, 176 p. [39240]

\*\*\***Col.**, *L'esprit et l'apostolat*. Saint-Augustin, St-Maurice 2004, 128 p. [39328]

\*\*\***Col.**, *On m'appelle à régner. Mondialisation, pouvoirs et rapports de genre*. Institut universitaire d'études du développement, Genève 2003, 258 p. [39243]

\*\*\***Col.**, *Annuaire suisse de politique de développement 2003*. Institut universitaire

d'études du développement-IUED, Genève 2003, XIII + 240 p. [39336]

\*\*\***Col.**, *Appel à témoins. Mutations sociales et avenir de la mission chrétienne*. Cerf, Paris 2004, 214 p. [39364]

\*\*\***Col.**, *Précis de théologie pratique*. Lumen Vitae, Bruxelles 2004, 820 p. [39371]

**Cottier Georges**, *Deviens ce que tu es. Enjeux éthiques*. Parole et Silence, Paris 2003, 302 p.

**Croissant Jo**, *La femme ou le sacerdoce du cœur*. Béatitudes, Nouan le Fuzelier 2003, 192 p.

**Debergé Pierre**, *Paul, le pasteur*. Cerf, Paris 2004, 68 p.

**Delbrêl Madeleine**, *Eblouie par Dieu. Correspondance, vol. I. 1910-1941*. Nouvelle Cité, Paris 2004, 344 p.

**Deruaz Pierre**, *Prier 15 jours avec Charles Péguy. Itinéraire, à contre Dieu*. Nouvelle Cité, Montrouge 2004, 122 p.

**Dionne Christian**, *La Bonne Nouvelle de Dieu. Une analyse de la figure narrative de Dieu dans les discours pétriniens d'évangélisation des Actes des Apôtres*. Cerf, Paris 2004, 388 p.

**Dommen Edouard**, *How just is the market economy ?* WCC Publications, Genève 2003, XIV + 102 p.

**Etèvenaux Jean**, *Histoire des missions chrétiennes*. Saint-Augustin, St-Maurice 2004, 250 p.

**Ficowski Jerzy**, *Bruno Schulz. Les régions de la grande hérésie*. Noir sur Blanc, Montricher 2004, 240 p.

**Foucauld Charles de**, *Crier l'Évangile*. Nouvelle Cité, Montrouge 2004, 184 p.

**François Gilles**, **Pitaud Bernard**, **Spycket Agnès**, *Madeleine Delbrêl connue et inconnue. Livre du centenaire*. Nouvelle Cité, Paris 2004, 314 p.

**Gilliéron Bernard**, *Dieu exauce-t-il toujours ? Quelques repères à travers le Nouveau Testament*. Du Moulin, Poliez-le-Grand 2004, 90 p.

**Jimenez Maxime**, *Les voies de l'intériorité. Méditations sur l'Évangile*. Cerf, Paris 2004, 138 p.

**Godel Armen**, *Le maître de nô*. Albin Michel, Paris 2004, 204 p.

**Gueullette Jean-Marie**, *L'amitié. Une épiphanie*. Cerf, Paris 2004, 334 p.

**Kataki Maïna**, *L'Inde secrète des villages*. Saint-Augustin, St-Maurice 2003, 208 p.

**Layaz Michel**, *Le nom des pères et autres récits*. Zoé, Carouge 2004, 44 p.

**Lemal Marie-Jeanne**, *Mon cri fut silence*. Luc Pire, Bruxelles 2003, 144 p.

**Lichtert Claude**, *Traversée du récit de Jonas*. Lumen Vitae, Bruxelles 2003, 78 p.

**Lovay Jean-Marc**, *Épître aux martiens*. Zoé, Carouge 2004, 128 p.

**Mannoni Olivier**, *Manès Sperber. L'espoir tragique*. Albin Michel, Paris 2004, 332 p.

**Marcovits Paul-Dominique**, *Petites béatitudes*. Cerf, Paris 2004, 160 p.

**Martin Zélie et Louis**, *Correspondance familiale 1863-1885*. Cerf, Paris 2004, 416 p.

**Martini Carlo Maria**, *Le désir de Dieu. Prier les psaumes*. Cerf, Paris 2004, 188 p.

**Muizon François de**, *La vie merveilleuse de Benoîte Rencurel. Récit*. Nouvelle Cité, Montrouge 2004, 252 p.

**Nothomb Paul**, *Eve dans le jardin. La gloire de la femme*. Phébus, Paris 2004, 122 p.

**Pabst Adrian, Venard Olivier-Thomas**, *Radical Orthodoxy. Pour une révolution théologique*. Ad Solem, Genève 2004, 160 p.

**Patier Claire**, *Le Cantique des cantiques. La voix de l'Amour*. Béatitudes, Nouan le Fuzelier 2004, 84 p.

**Pelletier Anne-Marie**, *D'âge en âge, les Écritures. La Bible et l'herméneutique contemporaine*. Lessius, Bruxelles 2004, 176 p.

**Pierre Abbé, Saint-Dizier Pierre-Roland**, *L'Abbé Pierre parle aux jeunes*.

*Marche vers l'Essentiel*. Signe, Strasbourg 2004, 224 p.

**Poirier Jean-Michel**, *Nocturnes de lumière. Méditations pour vivre la Semaine sainte*. Saint-Augustin, St-Maurice 2004, 128 p.

**Poswick R. Ferdinand**, *Prier 15 jours avec Columba Marmion, Abbé de Maredsous*. Nouvelle Cité, Montrouge 2004, 120 p.

**Quantin Alice et Henri**, *Zélie et Louis Martin. Les saints de l'escalier*. Cerf, Paris 2004, 156 p.

**Quenot Michel**, *Du Dieu-homme à l'homme-dieu. L'image de la sainteté et la sainteté des images*. Cerf, Paris 2004, 224 p.

**Radcliffe Timothy**, *Les sept dernières paroles du Christ*. Cerf, Paris 2004, 126 p.

**Rance Didier**, *Prier 15 jours avec les martyrs chrétiens du XX<sup>e</sup> siècle*. Nouvelle Cité, Montrouge 2004, 230 p.

**Salamolard Michel**, *Balade au pays de la foi par les sentiers du Credo*. Signe, Strasbourg 2004, 112 p.

**Segal Abraham**, *Abraham. Enquête sur un patriarche*. Bayard, Paris 2003, 510 p.

**Simoens Yves**, *Le Cantique des Cantiques. Livre de plénitude. Une lecture anthropologique et théologique*. Lumen Vitae, Bruxelles 2004, 176 p.

**Skylitzès Jean**, *Empereurs de Constantinople*. P. Lethielleux, Paris 2003, XXXIII + 468 p.

**Tabart Jill**, *Coming to Consensus. A case study for the Churches*. WCC Publications, Genève 2003, IX + 78 p.

**Veteranyi Aglaja**, *Pourquoi l'enfant cuisait dans la polenta. Précédé d'une lettre de Peter Bichsel*. L'esprit des péninsules/D'En bas, Paris/Lausanne 2004, 192 p.

**XXX**, *Voix ferventes. Prières afro-américaines XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*. Labor et Fides, Genève 2004, 252 p. [39369]

**Zielinsky Vladimir**, *A la découverte de la parole*. Parole et Silence, Paris 2004, 190 p.

# Les vacances, l'école, la vie qui va...

*Pour une chronique qui paraît début juillet dans un numéro de « choisir » consacré à la culture, j'ai envie de vous parler de vacances, de foin et de sable, de torrents de fraîcheur dans des vallons oubliés, de Rimbaud et d'Hölderlin, de cet été tant convoité, ce temps qui passe et qui s'évanouit dans nos mains. Le mystère de nos vies, ceux qu'on aime et qui s'en vont, ce jeu d'ombre et de lumière, de deuil et d'extases si fragiles, ce parcours de vivants qui est le nôtre, ce passage.*

*Il est bon d'aimer les vacances, ce temps perdu, pas toujours facile à vivre, à gérer pour les enfants, encore moins pour les ados, et je ne suis pas sûr que les adultes y excellent. Ces devoirs d'été qu'on remet au dernier moment, alors qu'on avait deux mois pour ça, ces grands romans qu'on se promet d'ouvrir et qu'on laisse là, au fond de la valise, sous la pile des t-shirts. Ils n'auront servi qu'à alourdir le bagage. Cette culpabilité qui nous accompagne, à treize, quatorze ou quinze ans, comme si on n'avait pas, bon ou mauvais élève, mérité qu'on nous laisse un peu vivre quelques semaines.*

*Il est bon, peut-être aussi, que les vacances soient parfois un peu ratées. Après tout, pourquoi, au nom de quel déterminisme, de quel stakbanovisme du plaisir et du loisir, devraient-elles*

*être parfaites, achevées, sans la moindre parcelle d'échec ou d'amertume ? Rien de plus détestable que ces congés planifiés à l'extrême, ces voyages organisés sur tempo d'enfer, ces itinéraires préconçus, sans le moindre souffle d'air pour le chemin de traverse, l'imprévu, l'ortie piquante, l'inattendue couleuvre, au détour humide du sentier.*

*Oh, j'écris cela comme si c'était tout naturel, alors qu'il m'a fallu trois ou quatre décennies pour y parvenir, enfin disons m'en rapprocher ! A vingt ans, j'étais passionné d'épigraphie, d'inscriptions grecques et latines sur des morceaux de pierre qui, depuis deux millénaires ou plus, narguent notre curiosité. Des stèles funéraires, pour la plupart, c'est dire si c'est riant, dont le message, justement lapidaire, nous amène à imaginer une famille d'Herculanum ou de Corinthe, d'Aoste ou de Vaison, de Nauplie ou d'Octodure. C'est parfois la mort d'un enfant, d'une petite fille, d'un notable ou d'un légionnaire devenu colon, et nous, deux mille ans plus tard, avec notre passion pour la grammaire et les chaînons manquants, nous restons là, à déchiffrer, à essayer de comprendre.*

*Noble exercice, certes, mais me rendais-je compte seulement, dans l'ingratitude et l'angoisse extrême de cet âge qui n'est pas le plus facile, que j'étais en Italie, c'est-à-dire dans le plus beau pays du monde. Mes oreilles étaient sourdes aux cigales, mes narines insensibles à la terre fumante de la vigne. Il m'a fallu vieillir, oublier la grammaire, ou tout au moins m'en détourner, pour enfin*

saisir, mais d'un tressaillement de mémoire, le miracle olfactif d'une eau de javel, italienne, « italissime », jetée dès l'aube sur le seuil d'une épicerie, au coin d'un village. Et jusqu'à ces urines de chiens, multipliées par la chaleur, dans l'étroitesse d'un passage, sous le tissu bigarré des lessives, aux fenêtres. Et jusqu'à cet encens des églises, persistant, ces vieilles qui toussent, ce sourire des madones, et peu m'importe qu'elles soient de plâtre ou d'albâtre, kitch ou de bon goût, je ne vois en elle que Marie, je me sens chez moi.

*L'art des vacances s'apprend-il ? Est-il possible de le communiquer à nos enfants ? Je crois que non. Et c'est peut-être mieux ainsi. D'abord, nous les adultes, ne sommes en rien des exemples : devant la vacance, ce vide étymologique, générateur de pas mal d'angoisses, je ne suis pas sûr que nous soyons mieux armés que nos filles ou nos garçons. Tout au plus avons-nous appris, en vieillissant, à mieux saisir au vol, parfois, quelques fragments hirsutes de bonheur. Aujourd'hui, pour moi, en Italie, beaucoup moins d'épigraphie, ou alors juste par plaisir, mais beaucoup plus d'églises, toutes les églises, qu'elles soient de pierre sublime, de Toscane ou d'Ombrie, ou de carton mâché, sulpiciennes et bariolées, avec cierges électriques, anges joufflus, trompettes et séraphins.*

*Intransmissible, ensuite, l'art des vacances, puisqu'il devrait être, précisément, l'éternelle jachère, le lieu de conquête de chacun, défrichage ou lassitude, et pourquoi pas moiteur lascive. Devant ce vide, je pense qu'il faut laisser à l'enfant sa liberté. Celle de le remplir avec boulimie ou de s'ennuyer, de faire ou non son solfège, de s'imposer ou non des problèmes de baignoire, de s'attaquer ou non à Proust ou Balzac. Après tout, l'acte d'empoigner une lecture n'a vraiment de sens que fondé par un désir profond, intime, personnel, souvent par transgression, et c'est très bien ainsi. Rien de plus abominable que les textes imposés. Et je ne pense pas que la lecture de Rimbaud ou de Paul Celan, pistolet sur la tempe, ait la moindre valeur.*

*Dures sont les vacances, au fond, dures comme un miroir de nos paresse, de nos insuffisances, de nos angoisses profondes. Et c'est sans doute pour cela, parce qu'elles nous ramènent à la capiteuse pauvreté de notre condition, qu'elles sont essentielles.*

**Pascal Décaillet**



**JAB**  
**1950 Sion 1**

envois non distribuables  
à retourner à  
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18  
1227 Carouge

faire un détour **pour voir**  
l'Art aux saisons **de la foi** les trois **R de la liturgie**  
écoute centrée **sur la personne** la résurrection du Christ et **la nôtre**  
un cheminement **à la découverte de soi** L'église **se construit**  
vivre le deuil **avancer par l'écriture** Bible et **création**  
40 ans et 2 papes **après le Concile Vatican II** Mission et **mondialisation**  
au jardin **des sagesse**s Foi d'écrivain  
parcours vers le **pardon** Re **Sources**

formation  
**chrétienne**  
**2004/2005**

département  
de la formation  
de l'église  
catholique  
romaine

**EGR**

Renseignements et inscriptions:

Département de la formation (DEF) Vicariat épiscopal Rue des Granges 13 1204 Genève  
Tél 022 319 43 43 Fax 022 319 43 53 E-mail magali.faccini@cath-ge.ch